N° 245 1er Mars 1940

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Pourquoi Jésus a-t-il tant souffert ?

(*Suite*)

Dans un précédent article [1] nous examinions la question : si le moindre de ses actes d'amour suffisait à racheter le genre humain, pourquoi Jésus a-t-il tant souffert ? De notre côté, disions-nous, nous avions besoin, pour être éclairés, de recevoir le plus grand témoignage d'amour, et « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». — Du côté de Jésus lui-même, il convenait hautement qu'il accomplît sa mission rédemptrice de la façon la plus parfaite; comme prêtre, il ne pouvait offrir d'autre victime digne de son sacerdoce que lui-même, et il convenait que l'holocauste fût parfait, que Jésus fût victime en son corps, en son cœur et en son âme, qui pour cela a été « triste jusqu'à la mort ».

1. Voir *La Vie Spirituelle*, 1er février 1940, pp. 134 ss.

Mais pour mieux saisir le plan providentiel, la grandeur et la prédestination du Christ, exemplaire de celle des saints, il faut considérer cette même question du côté de Dieu le Père et des décrets éternels de la Providence.

*
* *

Il convenait que Dieu le Père livrât son Fils a la mort de la Croix, pour lui faire remporter la plus glorieuse victoire sur le péché, sur le démon et sur la mort

Jésus lui-même a dit aux disciples d'Emmaüs, en leur expliquant les Écritures : « O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes! *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire?* » (Luc, XXIV, 25).

De même, il est dit dans l'Épître aux Hébreux, XII, 2 : « Rejetons tout ce qui nous appesantit et le péché qui nous enveloppe, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, *les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, lui qui*, au lieu de la joie qu'il avait devant lui, *méprisant l'ignominie, a souffert la croix, et s'est assis à la droite du trône de Dieu...* Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché. »

S'élevant à l'ordre des décrets providentiels, saint Thomas dit de même (I^a, q. 20, a. 4, ad 1) : « Dieu aime le Christ non seulement plus que tout le genre humain, mais plus que toutes les créatures ensemble (y compris les anges les plus élevés); il lui a en effet donné un bien supérieur, et un nom qui est au-dessus de tout nom, puisque Jésus est véritablement Dieu. *Et l'excellence souveraine du Christ n'est en rien diminuée du fait que*

Dieu l'a livré à la mort pour le salut du genre humain, bien au contraire Jésus a remporté ainsi la plus glorieuse victoire, « l'empire a été posé sur ses épaules... pour nous donner une paix sans fin » (Isaïe, IX, 5-6).

Le Sauveur, en s'offrant pour nous sur la Croix, est en effet devenu le vainqueur glorieux du péché et du démon, et par sa résurrection il est devenu le vainqueur de la mort « suite et châtiment du péché » (Rom., VI, 23).

Dieu le Père, par amour pour son Fils, qu'il aimait plus que nous, a voulu de toute éternité pour lui ce douloureux triomphe. C'est à peine si nous trouvons ici-bas un symbole éloigné de ces sublimités de l'amour divin.

Cependant, au cours d'une guerre, lorsqu'un général, pour sauver sa patrie, a besoin de sacrifier une poignée d'hommes, quels sont ceux qu'il choisit ? Il n'est pas rare qu'il choisisse les plus braves et ceux qu'il aime le plus. L'histoire raconte même que, dans une des dernières guerres, un général, en pareille circonstance, choisit, parmi ses lieutenants, son propre fils, et lui demanda d'aller mourir pour le salut de l'armée. Le jeune homme comprit de quel amour fort son père l'aimait et immédiatement se sacrifia; il accomplit ainsi pleinement et glorieusement sa destinée de soldat.

Plus communément, dans un bataille, quel officier est choisi pour porter le drapeau ? Un des plus braves; c'est lui qui est le plus visé par l'ennemi, et il ne peut se défendre; les coups pleuvent sur lui, il ne les rend pas. Du reste, il y a quelque chose de semblable en tout vrai soldat; ce serait matérialiser sa vie, de penser, avec les communistes, qu'il est avant tout un homme qui tue; le véritable soldat est un homme *qui offre sa vie* pour sauver sa patrie, pour en défendre les foyers, le patrimoine intellectuel, moral et spirituel.

Ce sont là de lointaines analogies qui permettent de mieux entendre par quel amour fort pour son Fils Dieu le Père *l'a livré pour nous*, et lui a même donné l'*ordre* ou le précepte de mourir pour nous sur la Croix.

Jésus dit en saint Jean (x, 17) : « *C'est pour cela que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre.* Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre : tel est l'*ordre* que j'ai reçu de mon Père. » Saint Thomas remarque à ce sujet qu'il s'agit d'un ordre proprement dit, et que l'accomplissement du commandement démontre l'amour pour celui qui ordonne [2].

Dans la *Somme Théologique* (III[a], q. 47, a. 3), il explique en quel sens il est dit que Dieu le Père a livré son Fils à la mort. Il rappelle d'abord cette difficulté : il paraît injuste et cruel de livrer un innocent à la mort et surtout à cette mort de la croix; en quel sens faut-il donc entendre ces paroles de l'Épître aux Romains (VIII, 32) : « *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous.* »

Le saint docteur répond : « C'est volontairement que le Christ a souffert en obéissant à son Père, et c'est de trois façons que son Père l'a livré à la mort pour nous. Premièrement, en ordonnant par un décret éternel la Passion du Christ à la délivrance du genre humain, selon ces paroles d'Isaïe (LIII, 6-10) : « *Dieu a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous... Il a plu à Iahvé de le briser par la souffrance.* » — Secondement, il l'a livré, en tant qu'il lui a inspiré la volonté de souffrir pour nous, en lui donnant la plénitude de charité; aussi est-il dit du

2. Saint Thomas parle de même dans ses Commentaires sur l'Épître aux Romains, VIII, 32 et sur l'Épître aux Philippiens, II, 8 : « Obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. »

Sauveur : « *Il s'est offert parce qu'il l'a voulu* » (Isaïe, LIII, 7). — Troisièmement, le Père l'a livré en ne le protégeant pas contre ses persécuteurs au moment de la Passion. Aussi le Sauveur sur la Croix a-t-il dit : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* » (Matth., XXVII, 46).

Ces dernières paroles sont le début du Psaume XXII (heb.), 2. Jésus en appelle à Dieu, parce qu'il a confiance en lui, comme l'indique la suite du Psaume, dont il se fait à lui-même l'application. Aussi bien, sitôt après, il s'écrie d'une voix forte : « Père, je remets mon âme entre vos mains » (Luc, XXIII, 46).

Comme le montre saint Thomas (*ibid.*, ad 1), il n'y a pas eu là de cruauté de la part du Père, « car il n'a pas livré son Fils contre la volonté de celui-ci, mais en lui inspirant de vouloir souffrir pour nous. Où l'on voit et la juste sévérité de Dieu, qui ne veut pas remettre le péché sans une peine..., et la bonté divine, qui donne un Rédempteur à ceux qui ne peuvent satisfaire par eux-mêmes ».

« Le Père a livré son Fils par amour, comme Jésus s'est offert par amour. Judas l'a livré par cupidité, les Juifs par envie, Pilate par respect humain, par crainte de César » (*ibid.*, ad 3). Ainsi, du côté de Dieu qui l'inspirait, l'ordonnait, et du côté du Christ qui s'offrait comme victime volontaire, sa mort fut un sacrifice, tandis que du côté des Juifs elle fut un sacrilège.

*
* *

« Gloria crucis »

Mais la Sainte Écriture nous élève plus haut encore, en nous dévoilant les motifs supérieurs pour lesquels Dieu le Père a livré son Fils : il l'a livré à cette mort ignomi-

nieuse pour lui donner le plus haut degré de gloire qui répond au plus grand mérite. C'est ce qui éclaire d'en haut la vie réparatrice des saints qui ont le plus participé à la vie douloureuse du Sauveur. C'est ce qui montre aussi toute la splendeur de la Croix, dont la gloire spirituelle dépasse la gloire sensible de la résurrection et du jour de Pâques. Il est clair que la victoire sur le péché et sur le démon dépasse celle sur la mort, qui n'en est que la conséquence.

Cette beauté spirituelle de la Croix se manifeste par les vérités suivantes souvent rappelées par les saints.

Le plus haut degré de gloire s'obtient justement par les plus profondes humiliations acceptées par amour. Jésus l'a dit (Luc, XIV, 11) : « *Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* » Ces mêmes paroles sont répétées à la fin de la parabole du pharisien et du publicain (Luc, XVIII, 14). Cette vérité est souvent énoncée dans l'Ancien Testament, notamment à propos du saint homme Job, de Joseph vendu par ses frères et élevé ensuite par le Seigneur, à propos d'Isaac, figure du Christ, lié sur un bûcher pour être immolé et béni ensuite en sa postérité innombrable. Cette loi de l'ordre de la grâce se vérifie de la façon la plus haute en Jésus.

A raison de sa filiation divine, par droit de naissance et d'héritage, le plus haut degré de gloire lui était dû; mais il convenait qu'il l'obtînt aussi par droit de conquête, c'est-à-dire par ses mérites et par les actes les plus méritoires.

Ainsi se réalise la prophétie d'Isaïe (XLII, 1) sur le serviteur de Iahvé : « Voici mon serviteur, que je soutiendrai, mon élu, en qui mon âme se complaît; j'ai mis mon Esprit sur lui; il répandra la justice parmi les nations... Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore; il annoncera

la justice en vérité. Il ne faiblira point et ne se laissera point abattre... *Je suis Iahvé, c'est là mon nom et je ne donnerai ma gloire à nul autre.* »

De toute éternité, Dieu a voulu donner à Jésus la gloire suprême, il a voulu le faire asseoir à sa droite pour toujours, comme « juge des vivants et des morts », comme « Roi des rois, Seigneur des seigneurs »; et il a décidé aussi que ce très haut degré de gloire serait mérité par les plus profondes humiliations acceptées par amour. C'est pourquoi Jésus, après sa résurrection, dit aux disciples d'Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour entrer dans sa gloire? » Plus les âmes sont simples et humbles, plus elles entendent cette vérité, que l'orgueil nous cache. Le jour de la canonisation d'un saint Curé d'Ars ou d'un saint Benoît-Joseph Labre on la voit resplendir. Comme le disait Sœur Élisabeth de la Sainte-Trinité : « La Face du Crucifié conduit aux splendeurs du Verbe. » Les humiliations du Sauveur font pressentir toute la hauteur et tout le rayonnement de sa puissance pour l'éternité.

*
* *

La plus grande victoire sur le péché, qui détruit la charité, est justement obtenue *par le plus grand acte de charité*, celui par lequel le Sauveur donne héroïquement sa vie pour nous. Ainsi se réalisent éminemment en lui les paroles de saint Augustin dans la *Cité de Dieu* (l. XIV, ch. XXVIII) : « Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu. » Ces quelques mots inoubliables suffisent à montrer ce qu'était la contemplation de saint Augustin; ils révèlent l'union intime en Jésus de la charité et de

l'humilité avec laquelle il a accepté l'opprobre de la croix entre deux larrons.

*
* *

La plus grande victoire sur le démon de l'orgueil et de la désobéissance est justement obtenue *par « l'obéissance jusqu'à la mort et à la mort de la croix »* (Phil., II, 8). Aussi Dieu le Père, voulant de toute éternité pour son Fils incarné cette haute victoire, a décidé qu'il serait obéissant jusque-là. Cet ordre, qui nous paraît dur, provient de l'immense amour de Dieu le Père pour son Fils et pour nous. Dans le même sens, saint Thomas cite ces paroles de saint Augustin : « Pour vaincre l'orgueil du démon, il convenait que le Christ nous délivrât par l'humilité de sa Passion [3]. » Et le démon souffre plus d'être vaincu par l'humilité et l'obéissance du Sauveur, que d'être immédiatement écrasé par la toute-puissance divine.

*
* *

La plus grande victoire sur la mort, qui est « le châtiment du péché », est justement obtenue *par une résurrection glorieuse* après une mort héroïque acceptée par amour. C'est ce que dit saint Jean Chrysostome cité par saint Thomas (III[a], q. 46, a. 3, ad 2) : « Comment éclaterait la victoire du Christ sur la mort, s'il n'avait pas subi la mort publiquement et s'il n'avait pas ensuite montré par son corps glorieux et incorruptible qu'elle était vaincue? » Saint Thomas lui-même ajoute (q. 47, a. 2) : « L'obéissance du Sauveur jusqu'à la mort convenait à la victoire qu'il devait remporter sur la mort et

3. III[a], q. 46, a. 4, ad 3[m].

sur l'auteur de celle-ci. » C'est pourquoi il est dit dans la liturgie :

« *O magnum pietatis opus! Mors mortua tunc est, in ligno quando mortua Vita fuit* [4]. »

Pour tous ces motifs subordonnés, Dieu le Père voulant pour son Fils la gloire de cette triple victoire sur le péché, sur le démon et sur la mort, décida de le livrer aux douleurs et aux grandes humiliations de la Passion et du crucifiement.

La synthèse de toute cette doctrine est exprimée en ces paroles de saint Paul aux Philippiens (II, 8) : « Le Christ Jésus, bien qu'il possédât la nature divine, n'a pas retenu jalousement son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même,... *il s'est humilié, se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est le Seigneur.* » Cette haute contemplation de saint Paul s'exprime ici à propos des conseils pratiques qui précèdent et qui suivent.

Saint Thomas, dans son Commentaire sur l'Épître aux Philippiens, cite à cet endroit ces paroles de l'Épître aux Éphésiens (I, 17) : « Que Dieu le Père... vous donne un esprit de sagesse... pour que vous sachiez quelle est la suréminente grandeur de sa puissance, attestée par l'efficacité de sa force victorieuse. *Cette force, il l'a déployée dans le Christ lorsqu'il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de*

4. Fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, 1re antienne des Laudes : « La mort a été détruite, lorsque celui, qui est la Vie même, est mort sur la croix. »

toute principauté, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité et de tout nom. »

Le Père a donné à son Fils le nom, l'adoration des créatures et la souveraineté universelle.

Cela apparaît d'autant plus qu'on considère la prédestination gratuite et éternelle du Christ : 1° à la filiation divine naturelle; 2° au plus haut degré de gloire; 3° à la plénitude de grâce habituelle et de charité, principe des mérites qui nous sont incessamment appliqués par le sacrifice de la messe et les sacrements [5].

*
* *

Cette doctrine, qui fait voir toute l'élévation de la parole « *quiconque s'abaisse sera élevé* », nous montre pourquoi Jésus a tant souffert et a voulu accepter toutes les humiliations de la Passion, alors que le moindre de ses actes d'amour suffisait pleinement et surabondamment pour notre rédemption.

*
* *

Tels sont les motifs de ces grandes souffrances du Sauveur : 1° Nous avions besoin, pour être éclairés, de recevoir le plus grand témoignage d'amour; 2° le Christ lui-même devait accomplir sa mission rédemptrice de la façon la plus haute par le plus parfait holocauste; 3° Dieu le Père a voulu lui faire obtenir par cette voie douloureuse et humiliée la plus grande victoire pour l'éternité.

De ces trois motifs subordonnés, le plus grand est le troisième, qui est pris du côté de Dieu qui prédestine.

5. Voir sur la prédestination du Christ, exemplaire éminent de la nôtre, saint Thomas, III[a], q. 24.

D'où la parole de saint Paul (I Cor., III, 23) : « *Omnia enim vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.* Tout est à vous; mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » Et donc la fin ultime de l'Incarnation et de la Passion est la manifestation de la bonté divine, surtout par manière de miséricorde. Ainsi il est dit dans la liturgie : « *Deus qui maxime parcendo et miserendo omnipotentiam tuam manifestas...* Dieu qui, surtout en pardonnant et en faisant miséricorde, manifestez votre toute-puissance, exaucez-nous. » C'est la prière que nous devons faire au milieu des souffrances actuelles. En faisant ainsi miséricorde, Dieu accomplit quelque chose de plus grand, que s'il créait de rien un autre monde; il tire le bien du mal, qui, étant un désordre, est inférieur au néant lui-même. C'est ce qui fait dire à saint Paul (Rom., V, 20) : « *Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé* », en manifestant à la fois la victoire du Christ et la bonté du Père qui fait miséricorde.

Ainsi le Christ est plus grand comme Rédempteur d'un monde déchu, que s'il était venu, en vertu d'un autre décret providentiel, comme Chef, Roi et Docteur d'un genre humain innocent, dans l'état de justice originelle.

Alors le Christ ne serait pas venu *in carne passibili*, dans une chair sujette à la douleur et à la mort; il n'aurait pas subi les humiliations de la Passion; mais il n'aurait pas non plus *mérité de la façon la plus parfaite* la gloire qu'il a éternellement.

Toute la réponse à la question : « Pourquoi Jésus a-t-il tant souffert? » se trouve donc dans ces paroles de saint Paul (Phil., II, 8) : « Il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé en lui donnant un nom au-dessus de tout nom... »; il est assis à la droite du Père, égal à lui

comme Dieu, et son humanité, comme personnellement unie au Verbe, mérite l'adoration de latrie, la nôtre et celle de tous les anges[6]. Il a reçu comme *Homme-Dieu*[7] la royauté universelle sur toutes les créatures quelles qu'elles soient. Il a pu dire, après sa résurrection (Matth., XXVIII, 18) : « *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez, enseignez toutes les nations... Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.* »

La victoire du Christ est déjà remportée; il reste seulement à faire, avec sa grâce, tout ce qui est en nous, pour en recevoir les fruits.

Rome, Angelico.

fr. RÉGINALD GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

6. Cf. saint Thomas, III^a, q. 25 : « De adoratione Christi »; q. 58 : « De sessione ejus ad dexteram Patris ».

7. Cf. III^a, q. 58, a. 3 (quoad unitatem suppositi).

Repentir [1]

Au principe de la rencontre de l'âme avec Dieu est le repentir. L'homme dont la parole du Christ touche le cœur, que le visage du Christ fait tomber à genoux, commence par dire avec saint Pierre : « Éloigne-toi de moi, car je suis pécheur. » La confrontation de soi-

1. Le lecteur remarquera sans peine que les pages qui suivent, toutes nourries de la méditation fervente de l'Écriture et spécialement des textes scripturaires insérés par l'Église dans sa liturgie, ne sont pas d'un théologien de profession, d'un familier de la scolastique, mais d'un chrétien psychologue et philosophe. Son principal souci n'est pas tant de définir rigoureusement la contrition pour la distinguer avec toute la précision possible : des motions de la grâce qui la suscitent, des divers mouvements du cœur qui la précèdent ou l'accompagnent, y disposent ou y préparent, des motifs (crainte, amour, etc.) qui l'inspirent, de la foi et de l'espérance qu'elle suppose, du changement de vie qu'elle entraîne, que de présenter dans toute sa riche complexité la démarche concrète de l'âme pécheresse prévenue de la grâce, répudiant son péché et revenant à Dieu dans et par le Christ. Sous bénéfice de cette remarque, une telle étude échappe, croyons-nous, aux objections qu'un théologien pointilleux pourrait y faire.

Comme on le fait couramment dans les ouvrages de piété et dans la prédication chrétienne, l'auteur identifie la pécheresse innomée dont parle saint Luc, qui vint chez Simon le pharisien baigner de son parfum et de ses larmes les pieds du Sauveur, avec Marie-Madeleine délivrée par le Seigneur de sept démons, et membre du groupe de pieuses Galiléennes qui suivirent Jésus et ses apôtres en Judée et les assistaient de leurs biens. La *convertie* dont Jésus loua le grand amour, *Marie-Madeleine*, qui fut à la croix et au sépulcre et reçut mission d'annoncer à Pierre la résurrection, *Marie*, sœur de Marthe et de Lazare, qui, en proie à un douloureux pressentiment, oignit Jésus peu de jours avant la Passion, sont peut-être trois femmes distinctes, trois saintes, trois amies du Seigneur.

(*N. du T.*)

même avec Dieu lui fait reconnaître son indignité et sa condition de pécheur. Mais cette connaissance n'intervient pas seule. Elle s'accompagne de la douleur de ses péchés : la dette dont il est chargé le brûle au cœur, il se prosterne repentant devant Dieu et dit avec David : « Devant toi seul j'ai péché, j'ai fait le mal en ta présence. »

On ne renonce expressément au mal, on ne revient à Dieu que par le repentir de ses péchés. L'homme reconnaît que le péché est son ennemi à lui aussi : « Mon péché est toujours *contre moi*. » Sans ce désaveu des offenses commises contre Dieu, sans l'expresse aversion des péchés passés, nul véritable abandon à Dieu n'est possible, on ne saurait être prêt à se laisser transformer par lui, ni répondre à l'appel : « Suis-moi. » Seul le repentir amollit le cœur durci, le rend malléable et susceptible de la forme du Christ.

*
* *

Mais en quoi consiste essentiellement le vrai repentir ? Distinguons-le bien d'abord d'une certaine forme de « mauvaise conscience » très différente de lui. Un pécheur attaché à son péché peut avoir mauvaise conscience; le remords l'accable, car il sait qu'il a mal agi; ce sentiment trouble sa paix, le prive de l'harmonie intérieure, mais il ne se rend pas. Il cherche à s'étourdir et reste solidaire de son péché. Le type d'un tel pécheur est le Macbeth de Shakespeare (très différent d'un Richard III ou d'un Don Juan, qu'aucun remords ne tourmente). Cette mauvaise conscience n'inclut par elle-même aucune *Metanoia*, aucune conversion du cœur. Le pécheur reste au même point. Accablé de ses fautes, il en commet de nouvelles; il se rebiffe contre les morsures de sa conscience et refuse de se convertir.

Au contraire, le vrai repentir implique expressément conversion, renoncement actif aux péchés commis, dé-

saveu du passé, abandon de la position tenue jusque-là. On renonce à l'homme qu'on était, on quitte, en principe, sa position, on abandonne la citadelle où on s'affirmait et s'endurcissait, on s'humilie et se rend à la voix de la conscience. L'inharmonie régnant dans l'âme change entièrement : l'accablement passivement subi, le poison destructeur de la dissonance essentielle au péché se fond et se mue en douleur volontaire et active. Déjà, sur le cœur qu'elle transperce, tombe un rayon qui le fait aspirer au bien.

Le repentir ne fait pas seulement pleurer sur le péché passé, il le fait expressément condamner et renier. Il meut aussi à vouloir le reprendre. Mais on se heurte ici à l'impossible. Rien ne peut faire que la faute commise ne l'ait pas été, que la dette n'ait pas été contractée. On perçoit clairement qu'aucune conversion intérieure, aucun engagement sur un chemin nouveau, ne sauraient détruire les péchés commis ni éteindre la dette. Aussi bien le repentir, s'il n'est imbibé d'espérance en la miséricorde de Dieu, conclut-il nécessairement au désespoir. Ce fut le repentir de Judas.

Au vrai repentir chrétien se joint toujours nécessairement un autre élément : le recours à Dieu, le prosternement devant lui, l'abandon à lui. Cette attitude implique la disposition à prendre sur soi la pénitence et l'expiation du péché. Nous nous tenons devant Dieu, prêts à recevoir de sa main le juste châtiment quel qu'il puisse être. Bien plus, saisissant le glaive de l'expiation qui doit nous percer, nous aidons Dieu à faire son propre geste de réponse à nos péchés. En même temps nous le prions de nous pardonner, comptant sur sa miséricorde pour nous réconcilier avec lui, et pour abolir la dette de nos fautes. Le vrai repentir fait appel à la miséricorde et au pardon divins. Le pénitent sait parfaitement que le repentir n'a pas en soi la vertu de solder la dette du péché, mais il sait aussi que « l'Agneau de Dieu ôte les péchés du monde » et que le Dieu miséricordieux et tout-puissant remet toute dette et pardonne, pour l'amour du

Christ, à quiconque devant lui se reconnaît coupable et se repent du fond du cœur.

La conversion inhérente à la vraie contrition est donc un retour à Dieu, un recours à sa miséricorde. Elle inspire au pécheur l'aveu qu'il ne peut faire valoir aucun droit au pardon, et la prière du prodigue de la parabole : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils... »; mais en même temps elle le fait compter sur l'inconcevable patience et la miséricorde de Dieu. Tel fut le repentir de David, adultère et homicide. Adam, que la conscience de sa culpabilité fit se cacher de la face de Dieu et chercher à se soustraire au regard du Créateur, ne s'était pas repenti de la sorte. Au contraire, saint Pierre après son triple reniement, lorsque le regard aimant de Jésus lui perça le cœur, eut une telle contrition.

L'espoir de la réconciliation divine et de la remise de la dette n'est pas un élément essentiel du repentir, mais il est l'âme profonde de la contrition chrétienne et son essentielle nouveauté par rapport à tout repentir purement naturel. La douleur du péché commis n'en est pas atténuée, au contraire. A la vue de l'amour et de la miséricorde infinis de Dieu, elle devient incomparablement plus vive, mais c'est une douleur illuminée et rédemptrice, une douleur d'amour. Ce repentir seul fait jallir les larmes. Le repentir désespéré les ignore; tout au plus connaît-il les larmes de la rage. Pensons, d'une part, aux larmes dont Madeleine baigne les pieds du Sauveur et au repentir sec, lourd et désespéré de Judas, dont le cœur, au lieu de saigner, se pétrifia.

Le vrai repentir n'est pas seulement douleur du péché passé, mais aussi désir ardent de réconciliation avec Dieu, de retour aux voies de Dieu. Tourné vers le passé, il regarde aussi l'avenir. La conversion implique le profond désir de ne plus jamais se séparer de Dieu. Ce propos de rester désormais près de Dieu ne peut pas, il est vrai, s'actualiser formellement tant que la réconciliation avec Dieu n'est pas faite, et cette réconciliation n'est pas

au pouvoir de l'homme laissé à ses propres forces; Dieu seul peut l'accomplir. Le repentir implique cependant toujours, avec la condamnation des péchés commis, le geste intérieur de les arracher, la tentative, évidemment impuissante, de les rendre non avenus, la stupeur qu'exprimeraient ces mots : « Comment ai-je pu faire cela ? », et la résolution : « Jamais plus je ne le ferai. » Le renoncement au péché concerne donc, en même temps que le passé, le futur. Si cet élément ne s'actualise pas explicitement parce que le péché absorbe l'attention, le repentir vise au moins implicitement l'avenir : car le renoncement au péché en tant que péché l'exclut nécessairement aussi pour plus tard.

Mais cette orientation vers l'avenir ne doit pas nous faire oublier que le renoncement au péché passé est l'élément spécifique du repentir, et la condition indispensable de toute vraie conversion intérieure. Ceux qui se persuadent qu'il suffit de ne plus pécher désormais et qu'on peut, sans plus, passer l'éponge sur ses anciens torts ne s'amendent pas vraiment. Meilleur, leur nouveau comportement reste accidentel. Ils ne sauraient entrer avec pleine conscience dans la droite relation aux valeurs morales et à leurs exigences inexorables, tant qu'ils ne comprennent pas le devoir de désavouer formellement leur passé, tant qu'ils s'imaginent pouvoir compter sur une sorte de prescription de leur dette. Ils ne sont pas pleinement éveillés à la responsabilité morale, ils ne comprennent pas que l'homme ne répond pas seulement du présent, mais, en raison de l'essentielle continuité de son être, reste lié à tout ce qu'il a fait, à moins de le désavouer expressément. Ils s'excusent parfois en disant : « A quoi bon revenir sur un passé auquel on ne peut rien changer ? » Ils prouvent simplement ainsi qu'ils n'ont pas perçu la raison qui exige le désaveu même d'un irrévocable passé. Un vrai réveil spirituel, une vraie conversion à Dieu doit nécessairement conduire à la réprobation de la faute où on a vécu jusqu'alors, à une douleur de tous et de chacun des péchés commis, à l'a-

bandon de l'attitude antérieure, au renoncement explicite et formel à l'état précédent.

Il y a plus : une vraie conversion ne va pas sans une conscience de notre impuissance à nous réconcilier avec Dieu, tant qu'il n'a pas pardonné et qu'on n'a pas expié ses torts. Quiconque se convertit à Dieu, quiconque reconnaît tout à coup son état, comprend que sa dette le sépare de Dieu, que, tant qu'elle n'est pas abolie, il n'est pas réconcilié, et qu'il n'est pas en son pouvoir de l'abolir. Il sait qu'aucun repentir, aucune douleur de sa dette, aucun désaveu de son péché, aucune rupture avec sa vie antérieure, aucun choix même irrévocable d'une nouvelle attitude spirituelle ne sauraient abattre le mur de séparation que les péchés passés ont élevé entre lui et Dieu. Il sait que l'effacement du péché peut être l'effet du seul pardon de Dieu, que le Christ seul réconcilie le monde, le Christ qui a dit à saint Pierre : « Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel » (Mt., XVI, 19). Le chrétien connaît le don divin, la grâce précieuse du sacrement de pénitence; si, repentant, il confesse ses péchés au ministre de Dieu, le Christ abolira sa dette et jettera un pont sur l'abîme qui le sépare de Dieu ; l'obstacle au développement de la vie surnaturelle sera levé par l'absolution du prêtre et le pécheur sera restauré dans l'état de grâce.

Le repentir opère déjà par lui-même un changement profond qu'il est seul à pouvoir accomplir. La douleur et le désaveu du péché passé, l'élection d'une nouvelle demeure spirituelle, le retour à Dieu, tout cela représente déjà en soi un changement intérieur essentiel, mais ce changement ne saurait être identifié avec l'abolition de la dette. L'inharmonie constituée par cette dette subsiste entière et s'oppose à la réconciliation. Seul, le pardon de Dieu peut la détruire. Seul peut l'expier le sang du Christ « *Cujus una stilla salvum facere totum mundum quit ab omni scelere* », chante saint Thomas dans l'office du Saint-Sacrement.

Il est bien vrai que la réception effective du sacrement

de pénitence n'est pas absolument nécessaire pour l'abolition de la dette. Pour un péché véniel, tout acte de contrition ou d'amour fervent suffit ; pour un péché mortel (quand la confession est impossible), un acte de contrition parfaite peut suppléer au sacrement, à peu près comme le baptême de désir ou le baptême de sang, le martyre, peut suppléer, en cas d'impossibilité, au baptême d'eau. Même alors ce n'est pas la force immanente à l'acte humain de repentir pris en lui-même qui efface la dette, c'est le Christ, par sa mort sur la croix. Le repentir, le changement profond du cœur ne fait qu'ouvrir la voie par où le sang du Christ peut couler pour effacer le péché. Le repentir rétablit la liaison avec le Christ et nous rend participants des fruits de sa rédemption, de sa puissance pour ôter le péché.

Cela est vrai même des prophètes et de tous les justes ou pécheurs justifiés qui ont vécu avant le Christ. Leur repentir n'a pas effacé le péché par sa propre force. Le pardon leur a été donné, la faute leur a été remise par application anticipée des mérites de la Passion du Rédempteur.

Toutefois, si la contrition ne possède pas en elle-même une force capable de détruire la dette du péché, elle contient cependant, comme nous l'avons vu, une force objective propre, que rien ne peut remplacer. Le pécheur qui se repent doit en prendre pleinement conscience, si la dette n'est pas effacée, le changement intérieur ne peut s'accomplir; si, d'abord, le sang du Christ n'a pas lavé la faute, tout désir de devenir un autre homme reste impuissant. Précisément, cette disposition, cette conscience est la condition sans laquelle le repentir ne saurait constituer en lui-même — moyennant laquelle il constitue — une réelle conversion. Nous touchons ici à un de ces mystérieux paradoxes de la vie intérieure dont la révélation seule donne la clef, et en face desquels les yeux du « monde » seront toujours aveugles. Ces mystères sont tous en relation intime avec la parole de Jésus.

« Quiconque s'abaisse sera élevé, quiconque s'élève sera humilié. »

Un autre élément de la contrition vraie est un vif et ardent désir, non seulement de la remise de la dette du péché, mais encore de la pureté et sainteté intérieure; la conviction que Dieu peut et veut l'infuser dans l'âme. De là jaillit la prière qui implore le pardon et la purification; de là naît le propos de ne plus se séparer de Dieu désormais.

Il y a une repentance purement passive qui fait espérer de la miséricorde de Dieu le pardon du péché, mais non pas la pureté et la sainteté. Par une fausse humilité, on se tient pour si désespérément ancré dans le péché qu'on ne croit plus pouvoir jamais devenir meilleur. On estime ne pouvoir faire plus que de se recommander à la miséricorde de Dieu et de porter en patience la misère de son péché. La conception luthérienne de la justification entraîne une semblable notion de la contrition. Pour Luther, il n'y a pas de justice ni de sainteté véritablement reçue dans l'âme. Tout se réduit au fait que Dieu, à cause du Christ, n'impute pas le péché au croyant. Souffrant d'un défaut opposé à celui qui vient de l'erreur de tenir pour superflu le regret douloureux du passé et pour suffisant le bon propos, cette repentance purement passive n'engendre pas la ferme résolution de commencer une vie nouvelle dans le Christ. Tandis que la vraie contrition fait jaillir du cœur qu'elle remplit, non seulement cette prière du psalmiste : « *Averte faciem tuam a peccatis meis et omnes iniquitates meas dele* », mais encore cette supplication, qui la suit : « *Cor mundum crea in me Deus et spiritum rectum innova in visceribus meis. Redde mihi laetitiam salutaris tui et spiritu principali confirma me.* » Certes, le vrai chrétien sait que, laissé à lui-même, il retomberait toujours, mais il sait aussi qu'il a reçu du Christ au baptême une vie surnaturelle et sainte et, qu'avec la grâce de Dieu, il peut et doit devenir un homme nouveau. Il sait aussi que Dieu veut le voir collaborer à sa propre transformation selon le beau mot d'Augustin :

« *Qui te fecit sine te, non te justificat sine te* », « Celui qui t'a créé sans toi, ne te justifie pas sans toi » (Serm., CLXIX, 13). La contrition ne paralyse ni ne décourage le chrétien, elle lui fait considérer non seulement sa propre faiblesse, mais encore le bras miséricordieux qui veut l'élever à la sainteté divine, la force qui fleurit en lui dès qu'il se jette entre les bras de son Dieu. Il sait que le repentir est la condition indispensable de toute purification et sanctification; que tout bon propos, s'il ne naît de la douleur du repentir, reste vain et stérile parce qu'il n'est pas *de* Dieu et *en* Dieu. Seul le repentir véritable réduit notre être au point voulu pour que Dieu puisse imprimer à notre volonté une nouvelle direction vers lui, durable et enracinée en nos dernières profondeurs.

Le vrai chrétien dit avec David : « *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* » Seul ce repentir achevé donne naissance à la résolution efficace et héroïque de devenir un homme nouveau, ancre derechef l'âme en Dieu et, du fond de sa faiblesse et misère, fait fleurir la volonté sainte et sobre, affranchie de toute illusion, de ne plus jamais se séparer de Dieu, ce saint courage, Dieu aidant, de dépouiller le vieil homme et de revêtir l'homme nouveau dans le Christ.

« *Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare, Domine Deus Rex coeli et terrae, hodie corda et corpora nostra, sensus, sermones et actus nostros in lege tua, et in operibus mandatorum tuorum, ut hic et in aeternum, te auxiliante salvi et liberi esse mereamur Salvator mundi.* Seigneur Dieu, Roi du Ciel et de la terre, daigne diriger et sanctifier, régir et gouverner aujourd'hui nos cœurs et nos corps, nos discours et nos actes, dans ta loi et dans les œuvres de tes commandements; pour qu'avec ton secours nous méritions d'être éternellement sauvés et libres, ô Sauveur du monde » (*Bréviaire Romain*, prière de « Pretiosa », à l'issue de Prime).

Le repentir authentique implique un tout spécial abandon de soi à Dieu; il fond l'orgueil et l'endurcissement

du cœur. L'affirmation de soi si naturelle, qui s'empare si aisément de l'homme, le raidit, l'empêche de reconnaître ses torts et lui rend si difficile de demander pardon à ceux qu'il a offensés, le repentir donne d'y renoncer. Le pénitent se livre à Dieu en humble amour. Ce durcissement particulier qui ferme l'homme à Dieu et au prochain disparaît. La volonté crispée d'avoir raison et de défendre ses positions s'évanouit. Une nouvelle disposition s'établit, d'ouverture, en principe, à tout bien, de renoncement à toute affirmation de soi. On se rend à Dieu, désarmé.

Le repentir comporte enfin la rupture profonde et singulière que voici. Du sommeil d'une vie hébétée où il ne pressentait rien, le pénitent s'éveille à la pleine conscience du sérieux de la condition métaphysique de l'homme. Il se confronte au Dieu vivant, à sa loi sainte, se met en face de sa destinée, de sa responsabilité devant Dieu, il réalise l'importance pour son sort éternel de son pèlerinage terrestre. Il rompt avec la légèreté superficielle et entre dans la profondeur. Il donne réponse ensemble à l'infinie sainteté du souverain Seigneur — juge éternel à qui nul ne saurait échapper — et au péché. C'est pourquoi le repentir est l'attitude fondamentale de l'homme tombé, le premier mot à dire à Dieu. Indispensable pour la transformation dans le Christ, pour fondre notre dureté et nous rendre susceptible de la forme du Christ, il confère à l'âme une beauté singulière, en donnant jour à l'attitude fondamentale du respectueux et humble amour ; le pénitent quitte la citadelle de l'orgueil et de l'autonomie, le sommeil de la légèreté et de l'hébétude qui ne pressent rien, pour se rendre au point où, en vérité, il se tiendra devant Dieu.

C'est ce qui fait dire au Seigneur Jésus en saint Luc : « Il y a au ciel plus de joie pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Par « justes » l'Évangile n'entend pas ici les saints ni, évidemment, les pharisiens pécheurs, mais les hommes qui mènent une vie banale,

qui, s'ils n'entrent pas en conflit flagrant avec les commandements de Dieu, ne se résolvent plus guère à ce total abandon de soi que seul le repentir accomplit dans un homme originellement pécheur. Ces justes s'efforcent de ne pas offenser Dieu, mais ne découvrent jamais l'abîme effroyable, infranchissable, qui sépare la sainteté de Dieu de notre misère. Ils ne vont jamais jusqu'au plein abandon, jusqu'au renoncement à tout esprit de propriété d'eux-mêmes, si caché soit-il. Ils ne se tiennent pas « nus » devant Dieu, pour ne compter et ne construire que sur sa miséricorde. Jamais ils ne s'éveillent complètement à la condition métaphysique de l'homme, ni ne se renoncent à fond, ni ne se liquéfient en humilité et amour. Jamais ils ne réalisent comme le pénitent la gravité du sort de l'homme devant Dieu, ni ne s'humilient assez pour que Dieu puisse les exalter. Rappelons-nous la conversion de Marie-Madeleine, connue comme pécheresse dans la ville. Le regard de Jésus la jette à genoux, elle arrose de ses larmes les pieds du Maître, la vie nouvelle jaillit en son âme du repentir, l'humilité et l'amour liquéfient son cœur. Ce n'est pas à Simon, qui s'est assis à côté de Jésus, conscient de n'avoir pas offensé Dieu, mais à la pécheresse repentante, effondrée à ses pieds, que Jésus dit : « Ta foi t'a sauvée; va en paix. » Et c'est elle qui fut jugée digne d'annoncer la première aux Apôtres la Résurrection du Seigneur.

PETER OTT,

Traduit par B. LAVAUD, O. P.

N. B. — Comme *Disposition au changement total* (cf. *La Vie Spirituelle* de janvier 1940), l'article qu'on vient de lire fait partie d'un ouvrage dont l'édition originale va paraître aux éditions Benzinger, Einsiedeln (Suisse), sous le titre : *Umgestaltung in Christus* (Transformation dans le Christ), in-8 de 338 pages.

Pour guérir la souffrance

Je ne dis pas : guérir le mal qui la cause, — bien qu'il faille faire, ou laisser faire, le possible pour cela — je dis : guérir la souffrance elle-même, parce que je crois qu'on peut l'atteindre, elle, dans sa vie propre et l'apaiser, alors que le mal subsiste et que rien n'est changé si ce n'est notre attitude vis-à-vis de lui.

Sans parler des grands écrasements mystiques qui nous dépassent, je mets à part la souffrance aiguë, celle que soulagent le gémissement ou le cri, celle qui fait que l'homme n'est plus qu'une bête qui souffre. Encore ne puis-je céler que, jusqu'en cette extrémité, j'ai connu des êtres qui surabondaient de joie dans leurs tribulations et qui, tout en s'arrachant les cheveux par poignées pour échapper par l'intolérable à l'exaspérant, prétendaient que la grâce submergeait leur martyre; exceptions sans doute, mais ne nous hâtons pas de reculer devant ces cas surhumains : la grâce d'état est mystérieuse, immesurable, incompréhensible du dehors. Dans toute souffrance il est deux parts : l'inéluctable et la surajoutée. La première, réaction physique d'une chair blessée, de nerfs lésés, révèle un désordre corporel qu'il faut, dans la mesure du possible, s'efforcer de réparer, non dans la mesure du possible, s'efforcer de réparer non point par des calmants seuls qui n'atteignent que l'effet, mais par les remèdes réels, s'attaquant à la cause. J'ai vu des malades, souffrant d'arthrites aiguës, qui ne voulaient chercher le soulagement que dans les stupéfiants, repoussant les contraintes d'une immobilité qui les eût guéris. D'autres, par contre, ne veulent pas laisser s'endormir leur souffrance, parce qu'elle est la preuve

de la réalité d'un mal dont ils sont prêts à douter. « Si je ne souffrais plus, m'ont dit parfois des camarades, je me demanderais ce que je fais dans ce plâtre », et j'en sais qui s'appliquaient à réveiller la douleur pour s'assurer de la persistance d'une lésion.

D'autres encore repoussent l'habitude comme une capitulation : « Je ne veux pas m'habituer, disent les violents, parce qu'alors il n'y aura plus de raison que j'en sorte »; et ils vivent dans un état de tension contraire aux détentes nécessaires. Les derniers, enfin, se laissent envahir par la douleur, y trouvent une volupté âpre, une jouissance, une satisfaction obscure à leur masochisme inconscient, Narcisses malsains qui se contemplent et s'admirent.

Maladresse que tout cela, incompétence. C'est bien plus simplement qu'il faut se faire à la douleur, sans raidissement, comme à une compagne de passage avec laquelle on doit cohabiter, en la repoussant doucement à sa place lorsqu'elle tente des incursions hors de son apanage, en rusant avec elle, par les mille astuces qui limitent son terrain. Tel coussin, tel sac de sable faits sur mesure, tel accoudoir ou tel cerceau, telle glace de lit ont tout à coup calmé une crispation lancinante. Au malade, au médecin, à l'entourage de rechercher, non dans les chemins battus mais avec un esprit inventif, les petits adoucissements, les aménagements qui feront plus supportable la douleur. A combien d'amis n'ai-je pas conseillé de se faire délibérément attacher pour rendre impossibles les mouvements interdits dont la répression lassait en vain la volonté.

Il est, de cette sauvage qu'est la souffrance, un apprivoisement possible qui exige un dompteur à la fois souple et hardi; et c'est une bien grande victoire que de la juguler alors qu'elle menaçait d'invasion.

Que les scrupuleux qui craindraient de repousser l'épreuve en cherchant à la diminuer se rassurent : il restera toujours assez à souffrir, et si, brutalement, une poussée du mal venait briser ces digues fragiles, la connivence rendrait plus aisée la vie commune.

Même en ce qu'elle a d'inéluctable, la souffrance peut donc être ramenée à sa propre mesure. Que dire alors de cette seconde part, considérable et surajoutée ?

... On souffre de l'immobilité — qui pourtant seule soulage — parce qu'elle met en dépendance totale, parce qu'elle brise nos plans humains, et plus nous avions d'ambitions et de fougue, plus elle nous sera dure si, en toute lucidité, nous ne l'admettons comme le moyen nécessaire de guérison, si nous ne reportons à plus tard nos rêves d'action.

On souffre de l'isolement parce que le fait d'être contagieux révolte, alors que, nous amenant à dépasser notre petite cause personnelle, nous arriverons à désirer pour les autres qu'ils soient à l'abri du mal.

On souffre — ô combien — de se sentir à charge d'une famille que l'on devrait aider, et c'est l'une des pires souffrances parce qu'elle résiste à tout raisonnement humain et qu'il faut se hausser jusqu'au surnaturel pour découvrir que la vie, la Vie d'une famille, peut se gagner sur un grabat.

On souffre, que sais-je ? des amitiés qui s'éloignent alors que le Grand Ami s'approche; on souffre d'être à l'écart d'un monde qui ne vous découvrirait que trop de vilenies; on souffre parce qu'on vit dans le passé ou dans l'obscur avenir, dans les hiers et les demains, alors que c'est l'aujourd'hui, circonscrit, précis, limité, qui exige notre présence et notre attention.

Encore une fois : maladresse, incompétence, mais qu'y faire? Avant tout, et c'est le plus grand privilège de la maladie qui en offre le temps : réfléchir, penser, analyser lucidement les éléments de cette épreuve qui menace d'écraser le cœur; ne pas la laisser s'installer sournoisement et sans contrôle, infiltrant dans notre humeur son venin pernicieux. Que de chagrins nous noircissent la vie, qui ne résisteraient pas à un examen loyal, parce qu'ils sont les fleurs empoisonnées et subtiles de nos vanités et de nos égoïsmes! Que de blessures ne sauraient nous atteindre, si nous leur opposions le bouclier d'un parti pris de charité qui se refuse à croire le mal!

Combien j'ai vu, dans les sanas, de ces pauvres malades qui se rendaient l'existence impossible par ces interprétations erronées, ces jalousies, ces petites méchancetés, alors qu'il eût été si simple et si reposant de vivre fraternellement côte à côte!

Je puis affirmer, d'après les milliers de confidences reçues, que c'est la part surajoutée qui prévaut dans presque toute souffrance, et celle-là elle peut, elle doit être tenue en respect dans un constant esprit de défensive qui ne se laisse ni surprendre ni aveugler. Car elle est non point volonté de Dieu mais fruit de notre industrie et nous n'avons pour la porter que nos forces réduites à elles-mêmes.

Non, toute souffrance n'est pas voulue par Dieu : le Maître de lumière ne peut souiller de scories humaines le charbon ardent qui doit nous purifier, mais il est près de celui qui l'en prie pour l'aider à dépouiller sa douleur du factice, du subjectif, des surcharges pesantes.

Demandons à Dieu, de toute notre âme, de nous délivrer, nous et nos frères, de ce pouvoir que nous avons d'accroître, sans mesure, nos peines, car le désespoir est

le terme de ce chemin perdu et Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Alors, débarrassée du fatras qui l'alourdissait en vain, la croix apparaîtra toute pure, toute nue, pesante encore, certes, mais point écrasante.

Et c'est là qu'est le mystère. Comment comprendre qu'un infirme d'asile, démuni de tout, qu'une petite malade abandonnée, que ces pauvres êtres de pitié puissent, comme effrontément, affirmer que jamais ils n'avaient joui d'un tel bonheur? Cent fois, me penchant sur ces lits de misère, ou dans ces lettres d'inconnus qui me sont des amis, j'ai entendu ce cantique d'action de grâces, dont je reçois confidence pour avoir osé le chanter moi-même. Car c'est à la joie que mène le chemin de croix.

Tant que, souffrant ou non, vous n'accédez pas à la joie divine, ne vous lassez pas de chercher, de prier, afin que votre regard se simplifie, que votre volonté doucement violentée s'accorde à la volonté de Dieu.

Et c'est là qu'est le secret de guérison. Notre bonheur, c'est de réaliser l'image que Dieu se fait de nous, de répondre pleinement au mot par lequel il nous crée. Qu'il ait choisi ce moyen sûr qu'est la souffrance pour nous conformer à cette image, nous n'avons rien à y redire, mais, si nous sommes sincères et clairvoyants, nous saurons nous avouer que cette épreuve était bien la seule qui pouvait assouplir notre nuque raidie. C'est donc qu'il nous connaît à fond et, s'il s'occupe ainsi de nous, c'est qu'il nous aime.

Alors, nous pouvons nous abandonner à sa main, nous en remettre à lui sans plus chercher par quelle voie il nous mène, et c'est la libération, et c'est, dès cette terre, la joie éternelle.

Suzanne Fouché.

S'aimer soi-même

Il est fréquent que l'on objecte au christianisme le sens « démesuré » qu'il a du prix de la personne humaine, et vous-mêmes n'avez-vous pas, un jour ou l'autre, devant l'insistant respect qu'un prêtre témoignait à votre âme, n'avez-vous pas opposé à cette confiance un geste de scepticisme : « Pourquoi m'accorder une telle importance ? Pourquoi rêver d'une destinée si haute ? Que signifie l'acharnement de celui-ci ou de celle-là pour obtenir ma conversion ? » Peut-être même ajoutiez-vous alors : « Quant à mes péchés, vous êtes extraordinaire en imaginant qu'ils puissent faire quelque chose à Dieu ! »

Or ce Dieu, après nous avoir demandé de l'aimer, a réclamé, dans un second commandement « semblable au premier », que nous aimions le prochain *comme nous-mêmes.*

Il nous demandait là quelque chose de fort difficile. Car l'exigence divine est plus grande qu'on ne le croit. Dieu ne réserve donc pas à un troisième commandement la charité de l'homme pour soi-même. Il ne dit pas : aimant Dieu et le prochain, ne manquez pas également de vous aimer. Non, Dieu nous propose de considérer d'un même regard le prochain et nous-même, autrement dit *l'homme* comme tel, et non pas d'abord *tel* homme, fût-ce nous-même; il veut qu'au-delà des apparences qui font haïr ou aimer le prochain et de ces apparences non moins obsédantes qui nous font spontanément et tour à tour nous haïr nous-même ou nous

aimer, il veut que nous saisissions dans une lumière exacte la qualité intime, essentielle, toujours présente, même si elle est bien enfouie, le visage secret qui rend tout homme aimable, cet homme fût-il nous-même.

Vous voyez dès lors quel abîme il y a entre ce réflexe, assez mesquin et si fréquent, d'une créature qui, s'accordant une valeur minime, galvaude ses richesses, et le commandement de Dieu qui conduit au dépouillement le plus révélateur : aimer en soi et dans les autres *l'homme*. C'est-à-dire l'image de Dieu.

Singulière exigence : chacun se supporte avec peine, chacun se respecte médiocrement. Et voici que Dieu ordonne de s'aimer, et de s'aimer d'un amour difficile à nourrir, et qui représente un sacrifice continu. Aussi, de ces trois objets d'amour qui n'en font qu'un : Dieu, le prochain, soi-même — Dieu et les témoins de Dieu — est-ce de cette dernière forme de la charité dont le prêtre parle avec le plus d'hésitation.

Certes, prêcher l'amour du prochain, et dans les termes mêmes de l'Évangile, est difficile, car les puissances d'égoïsme militent contre la conversion de notre cœur, et le dédain ou l'ironie accueillent spontanément la voix pressante qui convie les chrétiens à aimer, à servir Jésus-Christ dans leurs frères, afin de favoriser ainsi de toutes manières la croissance du Royaume de Dieu. Il est plus facile pourtant de vaincre le scepticisme quand il affecte autrui, plus facile de découvrir le Seigneur dans les âmes que dans son âme à soi.

On peut toujours croire à une zone de lumière dans les êtres les plus obscurcis, on peut espérer une secrète rectitude dans les vies chaotiques, rien n'empêche de pressentir en ce cœur habité d'idoles le fragile tabernacle où repose peut-être Jésus-Christ, et de l'y adorer. Mais la lucidité sur soi-même est un don terrible qui

nous est souvent accordé, et seuls ne se condamnent pas ceux qui sont irrémédiablement distraits ou passagèrement inconscients. Il existe une attitude plus grave que celle de l'homme qui ne connaît pas le prix de son âme : celle du pécheur qui songe avec angoisse au trésor qu'il a dilapidé; il y a le refus de s'aimer que tôt ou tard oppose au commandement du Sauveur le pécheur loyal, qui se fait horreur, car il sait à quel silence ses infidélités ont réduit dans son cœur la voix de Dieu.

*
* *

Aussi bien, le précepte évangélique nous invite-t-il à ce regard très ample dont j'ai parlé, et qui seul peut permettre qu'on s'aime toujours, y compris en ces heures désolées. Avant de nous voir avec charité, comme une personne humaine, comme *telle* personne humaine, revêtue d'une mission singulière, nous avons à nous aimer comme une de ces âmes créées par Dieu, sous la poussée de son Amour et pour sa Gloire, nous avons à aimer en nous l'homme universel, image de Dieu.

Le voici, créature magnifique exprimant quelque chose de la splendeur et de l'ordre de la Trinité même. Car il est marqué de la Sagesse du Père, de l'Intelligence du Fils, où s'origine toute lumière et toute vérité, et de l'amour unifiant de l'Esprit. Sorti de Dieu, sorti des « mains de Dieu », comme dit saint Irénée, et aimé par Dieu, sa vocation est de se nourrir de la volonté de celui qui l'a envoyé, et, réalisant ainsi sa pleine originalité, son rôle dernier est de retourner à Dieu en entraînant avec lui la création dont il est le prêtre. Au départ, il n'est donc qu'un « simple germe à faire fructifier », comme dit un philosophe d'aujourd'hui, « un

point d'affleurement du divin dans le monde », mais la mise en œuvre de ses dons ébranle tout l'univers.

Son corps lui-même est associé à une telle œuvre et à cette finale assomption. Car l'homme en qui Dieu vit apprend que son corps est devenu le temple de l'Esprit, et que si l'âme accepte la souffrance avec charité, chaque souffrance du pauvre corps de misère, nourri lui aussi du Corps du Christ, collabore au rachat du monde.

Le chrétien qui s'aime, c'est-à-dire le chrétien qui ouvre sur lui-même des yeux lucides et attentifs, représente aujourd'hui un phénomène rare. Car il possède le sens exact, et comme la mesure exacte, de *la taille de l'homme*. Où que nous regardions, en Europe, on ne voit qu'exaltation délirante ou que mutilation de l'homme. Le découvrir soudain tel qu'il est aux yeux de son Créateur et de son Sauveur : pécheur et racheté, prêtre infidèle et pardonné, misérable et divinisé, ah! que cela est bon et quel appui pour nos mains tâtonnantes!

Pourtant, le mot du Jésus de Pascal monte à notre mémoire : « J'ai versé *telle* goutte de sang pour toi! » Parmi toutes les âmes humaines, il n'y a pas deux âmes qui se ressemblent. Chacune a réclamé du Créateur un geste spécial d'amour, chacune s'offre comme l'expression singulière, unique, irremplaçable, de quelque chose de Lui-même, de son Amour et de son Sang. Et voici peut-être le point crucial. Aimer le prochain comme soi-même, cela signifie : aimer Dieu dans les autres comme on l'aime en soi-même. Or, avons-nous dit, une vue objective, dépouillant l'être de ses apparences concrètes, plonge assez profondément en lui pour rejoindre la Présence qui ne saurait se dérober, qui est toujours vivante, lors même que le péché l'étouffe et qui, elle, ne peut jamais décevoir. Mais il n'y a pas de créature anonyme.

Aussi est-il légitime de songer à la spéciale pensée d'amour qui a tiré chaque âme du néant. A certaines heures, le rappel de l'originalité propre de chaque vocation apparaîtra même comme un soutien puissant à celui que tente l'infidélité, et à d'autres heures, cette certitude qu'une goutte de sang a été versée pour chacun de nous et qu'un amour personnel ne cesse pas de nous envelopper, jettera l'âme du pécheur dans des abîmes de joie, et il se verra tout seul devant l'amitié de son Créateur, et il accaparera en quelque sorte le divin, ne pensant qu'à l'incroyable bonheur qui lui est proposé, et il dira comme l'apôtre incrédule : « Mon Seigneur et mon Dieu. »

Osons dire, toutefois, que sa ferveur ne résistera pas à certains brusques réveils, à des remords épuisants, qu'il se laissera accabler par la vue de sa misère et qu'il perdra foi en lui-même, parce qu'il a odieusement trahi cet amour, si cette confiance nécessaire de l'homme en sa dignité ne repose pas sur une certitude inébranlable, d'un caractère moins nettement personnel : celle de sa vocation humaine, celle de l'indéfectible lumière, en toute âme, de l'image de Dieu.

Je ne suis qu'une âme au milieu de toutes les âmes, se dit alors le chrétien. Certes, mon Sauveur m'aime, et le Pasteur connaît *chacune* de ses brebis par son nom. Mais il m'est bon de me rappeler que je suis d'abord du troupeau, que je suis d'Église, un pauvre paroissien perdu dans la grande foule et qui prie de la prière des autres, et qui s'aime avec le cœur des autres, et comme s'il était un autre, quand il n'ose plus s'aimer...

***

« Si l'homme ne se haïssait pas... » Convertissons-

nous à l'âme humaine, et puis convertissons-nous à notre âme. Vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas de sotte vanité, et que finalement rien ne demande plus de renoncement que cette vision exacte de notre intime dignité. En ce moment, où la charité a de si grandes tâches à accomplir, tandis que la France est comme remise entre les mains de ceux qui aiment, le plus vaste domaine qu'il faut conquérir à l'amour, c'est nous-même.

Si votre âme vous déplaît, efforcez-vous de la voir avec des yeux plus limpides et prenez-la en patience, car il est long d'engendrer son âme à la pleine lumière. Ne dites plus que vous êtes de peu d'importance, car le Seigneur vous rappelle que le plus petit des passereaux a sa valeur insigne et que vous, il vous veut parfaits comme son Père céleste est parfait. Ne croyez pas à l'insignifiance de vos péchés, car ils défigurent en vous les traits de Jésus-Christ. Soyez plutôt exigeants, tenacement désireux de réaliser votre vocation d'aller « jusqu'au bout de votre grâce ». Durs par conséquent pour vous-mêmes, à cause même de cet amour. Mais n'oubliez jamais que, suivant le mot de saint Jean, « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur ».

A.-M. Carré, O. P.

Pascal et la souffrance de notre chair

Aux environs de l'année 1654, Pascal adressait à Dieu cette prière : « Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Église et de vos saints. » Lorsqu'on relit cette magnanime *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*[1], on observe en Pascal le phénomène en apparence étrange que Charles Du Bos notait en ces termes : « Alors qu'il est naturel que la philosophie de l'homme sain, normal, soit celle du *composé humain*, l'on dirait que chez certains malades par vocation la disjonction entre l'âme et l'esprit d'une part, le corps de l'autre, assume un caractère si radical qu'ils n'ont plus aucune communication et qu'ils gravitent à la manière d'astres tout à fait indépendants[2]. » Nous avons longuement regardé dans notre enfance le mouvement parallèle mais inverse de ces wagonnets d'une carrière qu'un système de câbles et de poulies manœuvre automatiquement : tandis que l'un descend vide, l'autre monte chargé de pierres. Cette comparaison va nous aider à comprendre le cas de Pascal qui est aussi celui de ces malades par vocation dont parlait Charles Du Bos. Car chez eux aussi l'âme monte tandis que le corps descend. Nous dirons même que plus

1. Écrite en 1647, 1648, suivant l'abbé Maynard (*Pascal, sa vie*, etc., t. II, p. 462); en 1654, suivant Fortunat Strowski (*Pascal et son temps*, t. II, p. 207) et Jacques Chevalier (*Pascal*, p. 98).

2. *Approximations*, 7e série, p. 408.

le corps s'abîme et s'enfonce, plus l'âme se parfait et s'élève.

On aimerait faire remarquer d'abord qu'il ne s'agit pas ici d'une théorie, mais d'un fait qui s'impose à notre observation. Étrange ou normal, rare ou fréquent, peu importe pour l'instant; il nous suffit de prendre le fait tel qu'il se présente à nous et de le considérer soigneusement. Nous pourrions, certes, venir le capter chez de nombreux saints. Nous préférons au contraire le saisir chez un Pascal, précisément parce que l'auteur des *Pensées* — qui fut aussi l'auteur des *Provinciales* — ne fut pas un saint, du moins un de ceux que l'Église a placés sur les autels. Il est ainsi plus proche de nous qui ne pratiquons pas jusqu'à l'héroïcité l'ensemble des vertus chrétiennes. En second lieu, Pascal est d'abord une âme, et il est aisé avec un peu d'habitude d'en surprendre et d'en enregistrer la palpitation. Son témoignage fera donc pour nous figure de confidence, et celle-ci nous sera d'autant plus précieuse que la rhétorique y eut moins de part. La sincérité d'un tel témoignage ne se discute pas, car il fut involontaire, inconscient même, et partant, la résonance profondément humaine qui s'en dégage n'en aura que plus de prix à nos yeux. Notons enfin que le cas de Pascal n'est en réalité qu'un *cas d'espèce* puisqu'on le retrouve, identique dans son fond, chez cette phalange de malades par vocation qui peuplent les sanas ou gisent sur des grabats dans nos villes et nos campagnes : ceux dont quelque biographe bien intentionné a écrit la vie, et ceux, beaucoup plus nombreux, dont il ne sera jamais parlé. Des uns et des autres, Pascal est ici le miroir et, si l'on préfère, le patron.

*
* *

Voici, dans sa réalité âpre et concrète, la façon dont se pose le mytérieux problème de la souffrance de nos corps. Comment, alors que le corps pâtit et se détruit,

l'âme parvient-elle à s'échapper de sa gaine jusqu'à redire et revivre la prière de Pascal : « Seigneur, je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Église et de vos saints » ?

La réponse à cette question n'est pas théorique : la spéculation philosophique et les différentes solutions, d'ailleurs péremptoires, apportées au problème du mal se révèlent ici inefficaces et inopérantes. La souffrance de notre chair constitue à la fois un drame et un mystère qui se jouent et se déroulent au plus intime de l'âme humaine. C'est un grand drame psychologique humano-divin, et c'est le mystère des opérations divines dans l'âme. Tout se passe entre Dieu et l'âme. *Myself and my Creator*, Dieu et moi, disait Newman.

En fait, Pascal a poussé très loin l'acceptation de la maladie et l'abandon total entre les mains de la Providence, ainsi que l'attestent clairement les documents qu'il nous a laissés. Écoutons-le. « Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé... Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre Providence adorable sur la conduite de ma vie... Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur... Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous... Vous seul savez ce qui m'est expédient : vous êtes le souverain Maître, faites ce que vous voudrez. »

Il n'est peut-être pas inutile de souligner que ces lignes n'ont pas été écrites par un bien portant qui parle et juge de la maladie à distance, mais par un homme jeune, malade, souffrant, dont la vie est sérieusement menacée et qui s'en rend parfaitement compte. Pascal

est probablement alors âgé de trente et un ans et les maux dont il souffre ne se comptent pas. « Névralgies dentaires, nous dit un médecin, céphalées atroces, dysphagie et dyspepsie, une paralysie même qui l'oblige, à un moment donné, à ne marcher qu'avec des potences : tout semble s'accumuler à plaisir pour le torturer; rien ne lui est épargné. Depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à la fin de sa vie, il ne passera pas un jour sans souffrir. C'est l'homme de douleurs dans toute l'acception du mot[3]. » Il souffre de douleurs d'entrailles, nous précise Mme Périer, et celles-ci l'obligent à n'avaler que des liquides chauds, goutte à goutte. Pascal mourra à l'âge de trente-neuf ans, mais d'avance il a tout accepté. « Donnez-moi, ôtez-moi, poursuit-il, mais conformez ma volonté à la vôtre; et que, dans une soumission humble et parfaite et dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les offres de votre Providence éternelle... Je sais que je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est bon de vous suivre, et tel qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses. Je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde... Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. » L'entière soumission de Pascal à la volonté de Dieu n'est pas la lâche abdication de l'homme accablé de soucis et qui s'en débarrasse commodément sous le couvert de l'abandon à la Providence divine. Son abandon à la Providence n'est ni une capitulation, ni une retraite facile à la simple annonce des maux à venir; il signifie l'acceptation consciente et délibérée d'une réalité aiguë : le long et

3. Denys Gorce, *Le tourment de Pascal*. Extrait des *Cahiers thomistes*, 1935, p. 232. Sur la maladie de Pascal, nous signalerons également avec M. Gorce l'étude du P. de Sinéty dans les *Archives de Philosophie*, Paris, Beauchesne, 1923, vol. I, cahier III, pp. 1-32.

toujours crucifiant cortège des souffrances physiques et morales s'étale à ses yeux. Pascal parle donc en connaissance de cause; il sait à quoi il s'engage.

A la vérité, le problème est complexe, et ceux-là seuls qui ont gravi en trébuchant le chemin de Pascal pourront pleinement nous entendre. Pas plus que Pascal, ils n'ont demandé la maladie. Et d'ailleurs, comment l'auraient-ils pu ? Ils n'y avaient jamais pensé, et c'est elle qui est venue les surprendre, un jour, à l'improviste. Les médecins se sont consultés et ils ont dit : « C'est sérieux, mais on pourrait *essayer* ceci, cela. » On a *essayé* ceci, puis cela, et puis encore autre chose. Pendant ce temps, la tâche journalière était interrompue, elle tombait à la charge des autres. « Pourrai-je continuer mes fonctions, docteur ? » — « Vous pourriez *peut-être* demander à votre supérieur de vous supprimer ceci, cela. » On a supprimé ceci, puis cela, et puis encore autre chose. Un grand vent s'était levé; il souffla en rafale et balaya les projets, les espoirs et les illusions d'une vie. « Assez, mon Dieu, assez! » — « Non, il y a encore ceci et cela. » Il y eut ceci et encore cela. Alors le masque tomba. La figure de Dieu apparut.

*
* *

De deux choses l'une. Ou bien la prière de Pascal est un tissu de mots irréels, et dans ce cas elle ne peut nous intéresser car elle n'est alors qu'un mensonge. Ou bien elle est le cri spontané, naturel, frémissant de vie jailli d'un corps et d'une âme l'un et l'autre labourés par la torture. Nous repoussons la première de ces hypothèses pour retenir et établir la seconde parce qu'elle porte avec elle ses lettres de créance. Le conflit intérieur auquel nous allons assister nous en sera le meilleur garant. Mais afin de réaliser pleinement le drame dont l'âme de Pascal a été le théâtre, il importe d'abord de le replacer dans le cadre concret où il s'est déroulé.

Au moment où Pascal déclare à Dieu : « Je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé », la plus belle des carrières s'ouvre devant lui : celle du savant. Les milieux scientifiques de l'Europe ont les yeux fixés sur Pascal et celui-ci mise sur un double panneau à la fois : celui des sciences pures et celui de la philosophie. Les conclusions de sa grande expérience sur le vide l'ont classé au premier plan dans le monde des savants, et le problème du vide était alors à la fois physique et métaphysique. La nature a horreur du vide, donc il n'existe pas, disaient Descartes et les philosophes à la suite d'Aristote. Il existe bien des vides intermoléculaires, mais un vide sensible n'est pas réalisable, disaient de même les physiciens. Mais voici qu'en 1644, Torricelli avait réalisé le vide dans un tube barométrique. Dès cette époque, Pascal est tout entier à ses récipients, tuyaux, seringues et siphons. Sans doute, partage-t-il le sentiment de Torricelli, mais il estime à juste titre que les preuves de celui-ci ne sont pas convaincantes. Il va donc s'attacher d'abord à établir le fait suivant des méthodes rigoureusement scientifiques, basées sur l'expérience, et d'une manière telle que les partisans du plein, ses adversaires, ne puissent le réfuter; il interprétera ensuite ce fait conformément à une méthode analogue, et il fera en cela figure de créateur; il en dégagera enfin toutes les conséquences. Tandis qu'en France et à l'étranger on multiplie les expériences et les publications confirmant avec éclat les vues de Pascal, celui-ci se recueille dans sa chambre de malade et trace ces mots : « Je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. » Vraisemblablement, la grande expérience sur le vide ne constitue-t-elle pas le seul grand problème qui passionne l'esprit de Pascal à l'époque où son âme éprouve les sentiments que l'on vient de voir ? Car Pascal est également le mathématicien

qui vient de poser le principe du calcul intégral en appliquant ses analyses aux quadratures de la parabole et à la détermination des grandeurs continues. Les *traités* vont succéder aux *traités*; voici que paraissent l'un après l'autre le *Traité du triangle arithmétique*, le *Traité des ordres numériques*, le *Traité de la sommation des puissances numériques*, les *Combinaisons*, ainsi que d'autres ouvrages d'une importance moindre [4].

Est-il besoin de faire remarquer que les difficultés d'ordre matériel sont à quelque moment, sous une forme ou une autre, l'apanage et le corollaire presque nécessaire de la maladie ? Pascal échappa-t-il à la loi commune ? Dans quelle mesure ? Il est en tout cas certain que Pascal malade évoque cet épineux problème, ne sachant ce qu'il y a de plus profitable à son âme « des biens ou de la pauvreté ». Et comme il n'a pas l'habitude de parler des choses qu'il n'a pas vécues et expérimentées en lui, il nous est permis de nous poser la question. Pascal se trouve en effet dans une situation embarrassée dès la fin de l'année 1651; il s'en ouvre à sa sœur Jacqueline et l'invite à venir habiter avec lui alléguant l'insuffisance des ressources dont il disposait à ce moment. Mais Jacqueline a promis de se faire religieuse à Port-Royal, et dans une lettre datée du 4 janvier 1652, elle supplie son frère de ne pas la contraindre à différer d'un seul jour un dessein conçu par elle quatre années auparavant. Pascal, dont la nature était bouillante, s'irrita fort de cette décision qui n'était point faite pour remédier à sa situation. Mais il dut bien s'en accommoder, car il se résigna, le 4 juin 1653, à constituer à Jacqueline la dot qu'il lui avait refusée

4. L'ignorance dans laquelle nous nous trouvons au sujet de la date exacte où fut écrite la *Prière sur le bon usage des maladies* ne nous permet pas de préciser davantage. Mais il est néanmoins très certain que les travaux mathématiques de Pascal sont antérieurs à l'année 1654. Cette remarque vaudra également pour ce qui va suivre.

dix-sept mois plus tôt. Sans doute, les recherches scientifiques avaient-elles entraîné Pascal à l'achat ou à la création de nombreux appareils fort coûteux; vers le mois de juin 1652, il désire lancer sa *machine arithmétique* qu'il vient de faire agréer de la reine Christine. Mais nous savons aussi par Mme Périer que sa maladie s'est aggravée dès 1647; son père mourut le 24 septembre 1651. Bornons-nous à constater le fait : à la fin de l'année 1651, Pascal estime ses ressources insuffisantes; du 4 janvier 1652, date de son entrée au couvent, au 4 juin 1653, date de sa profession religieuse, Jacqueline se trouve à Port-Royal, sans dot, parce que telle avait été la volonté de son frère[5].

Pascal connut le monde et aima ses divertissements tels que la comédie, le jeu et la société. Nous ne pensons pas cependant qu'il faille attribuer une importance trop grande à cet attachement, réel sans doute, mais pour lequel son âme n'était vraiment pas faite. Il s'en détourna d'ailleurs rapidement et en éprouva un profond dégoût. Quoi qu'il en soit, nous le rencontrons voyageant en Poitou au cours de l'été 1652, accompagné du duc de Roannez, gouverneur de la province et du chevalier de Méré. Cette fois, Pascal a cessé de s'intéresser aux mathématiques et à la physique; il se divertit dans les salons d'une société brillante, fine, délicate, mais mondaine. Pendant près de deux ans — mais pas davantage — il goûte à ces plaisirs et s'y complaît. Aima-t-il ? Aima-t-il Mlle de Roannez ? Et s'il aima celle-ci, l'aimait-il encore lorsqu'il écrivit sa *Prière* ? Nous n'en savons rien, et la question importe d'ailleurs assez peu. Une chose est à retenir : vers la fin de l'année 1653, Pascal renonce au monde et à ses « choses fragiles

5. En agissant de la sorte, Pascal n'avait pas outrepassé ses droits, car, conformément aux engagements, la rente assurée à Jacqueline à la mort de son père devait s'éteindre en cas de profession et rester ainsi dans la famille des Pascal. Blaise et Gilberte (Mme Périer) avaient ici agi de commun accord.

et vaines »; il en revient le cœur dégoûté, mais enrichi cependant de son expérience.

*
* *

La partie va maintenant s'engager, serrée et tragique, dans l'âme de Pascal. Son témoignage à lui aussi est « comme arraché par le fer[6] », et sous les dehors presque sereins de sa convulsion apaisée, on lit encore les traces de la meurtrissure et de la tourmente.

La maladie par vocation est à peu près semblable à un métier, et, comme tout métier, elle nécessite un plus ou moins long et plus ou moins dur apprentissage. Elle est le passage d'un état dans un autre, la rupture avec un passé assurément confortable, l'acceptation de gré ou de force d'un état dont Pascal a décrit une des particularités en ces termes : « Quand on est malade, on voit que c'est par pure charité qu'on nous assiste et qu'on nous sert : cela nous oblige de tout recevoir avec actions de grâces, quoique les choses ne soient pas comme nous les voudrions, et d'en avoir de la reconnaissance à la personne qui nous sert, quoiqu'elle nous serve mal...[7] » (Par où l'on voit, soit dit en passant, comment les malades, ces grands patients, se trouvent à la fois être de grands impatients.) Le mal s'infiltre et s'installe subrepticement dans nos corps; il est exigeant, car il réclame toute la place, il nous veut tout entiers, corps et âme. Il *prend* la place et bouscule tout ce qui n'est pas lui : froidement, il nous vole nos occupations, notre profession; l'un après l'autre il défait et renverse nos projets; il bouleverse notre existence; il chasse nos petites commodités et met en leur place un aiguillon qu'il plante dans notre chair. Il nous décentre.

Car si le corps a plié dès les premiers assauts, l'âme

6. Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, p. 363.
7. Cité par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 330.

en a été ébranlée. Le drame a commencé alors. Très tôt, l'âme a été avertie de la cassure qui s'était faite et elle a auguré les noirs présages qui se muèrent peu à peu en réalités. Elle a tout vu dans un seul regard, et elle a frémi. Mais cela ne sera pas, pensa-t-elle, car ce serait vraiment trop, et le bon Dieu ne peut m'en demander autant. Et pourtant... Dieu qui est sage sut tout lui demander, tout lui enlever, mais avec un discernement, avec une bienveillance dont elle n'avait pas idée. Elle ne comprenait pas. — L'enfant non plus ne comprend pas les raisons qu'a sa mère de le faire parfois pleurer. — Entre Dieu et l'âme, il y avait conflit à propos d'un même objet, le corps. L'âme voulait conserver, guérir et sauver son corps; Dieu voulait conserver, guérir et sauver l'âme, mais en la détachant de son corps.

Dieu et l'âme de Pascal en arrivèrent ainsi à s'affronter en un tragique combat. Dieu disait à l'âme de Pascal : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés. » Et Pascal répondait : « Moi je dis : Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés. » Alors, Dieu se taisait, tandis que Pascal redoublait : « Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste. »

Ce n'était certes pas encore le Pascal « ver de terre » qui parlait ainsi. Mais c'était encore l'ami fervent des Roannez et des Méré à qui une « fortune avantageuse » avait permis la vie facile que l'on sait dans les riches salons du Poitou. C'était aussi le frère de Jacqueline qui se refusait à constituer une dot à la novice de Port-Royal et qui cherchait les ressources nécessaires pour lancer sa machine arithmétique. C'était surtout le jeune physicien, l'égal de Torricelli, dont les travaux étaient appréciés dans les milieux savants de l'Europe, et à qui le succès de la grande expérience sur le vide venait d'assurer une « réputation glorieuse ». Pascal enfin était l'homme qui voyait la nouvelle expérience à réaliser,

le nouveau livre à composer, à condition qu'une « santé robuste » vînt le seconder. Sa plume et ses récipients, Pascal les aime comme le paysan aime son bœuf et sa charrue; le matelot, sa voile et ses amarres. Ainsi s'en va-t-il répétant : « Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste... Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés... »

Et cependant, ce Pascal est celui qui tombe à genoux, un jour, et déclare : « Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. »

Quel est donc ce Pascal ?

*
* *

Nous entrons cette fois dans l'histoire personnelle des rapports de Dieu avec l'âme de Pascal, et les lignes qui vont suivre ne peuvent être lues qu'avec le plus grand respect. Entre Dieu et Pascal le colloque a repris, mais comme il a changé! Ce n'est plus le Pascal altier qui se cabre et se raidit devant la souffrance, c'est un Pascal soumis, résigné et presque transfiguré. Dieu travaille l'âme de Pascal. Approchons ce mystère.

« Vers la fin de septembre dernier (1654), écrit Jacqueline à sa sœur Gilberte, il (Blaise) me vint voir; et, à cette visite, il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en avouant qu'au milieu de ses occupations, qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité à quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde, et par le reproche continuel que lui

faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses à un point où il ne l'avait jamais été; mais que, d'ailleurs, il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il n'éprouvait aucun attrait, mais qu'il sentait bien que c'était plus sa raison et son propre esprit qui l'excitait à ce qu'il connaissait de meilleur, que non pas le mouvement de celui de Dieu...

« Cette confession me surprit autant qu'elle me donna de joie. Dès lors, je conçus des espérances que je n'avais jamais eues, et je crus vous en devoir mander quelque chose, afin de vous obliger à prier Dieu. Si je racontais toutes les autres visites aussi en particulier, il faudrait en faire un volume, car depuis ce temps, elles furent si fréquentes et si longues que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire. Je ne faisais que le suivre, sans user d'aucune sorte de persécution, et je le voyais, peu à peu, croître de telle sorte que je ne le connaissais plus (je crois que vous en ferez autant que moi, si Dieu continue son ouvrage), particulièrement en humilité, en soumission, en défiance, en mépris de soi-même et en désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes. Voilà ce qu'il est, à cette heure; il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il sera un jour. »

Telles étaient assurément les dispositions de Pascal quand il écrivit sa *Prière pour demander le bon usage des maladies*. Jacqueline, il est vrai, ne fait pas allusion à la santé de son frère, mais son témoignage n'en est pas moins précieux, car il nous rapporte un fait qu'elle a constaté et que Gilberte pourra constater à son tour. Ce fait n'est autre que l'opération divine dans l'âme de Blaise Pascal, avec ce trait final qui signifie et résume tout : Voilà ce qu'il est, à cette heure, il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il sera un jour. Nous ne faisons rien que n'ait fait Jacqueline avant nous : nous constatons un même fait, nous l'observons et nous le rapportons.

Pascal est admirable. Mais il nous semble que Dieu l'est davantage encore. Car c'est toujours Lui qui com-

mence quand Il se donne. Ce n'est pas Pascal qui a demandé la maladie, mais Dieu la lui a envoyée et Il va s'en servir comme d'un instrument pour élever l'âme de Pascal, la détacher de son corps, la détacher — qu'on nous pardonne ce pléonasme — de tous ses attachements. Qu'en savons-nous ? De nous-même, nous n'en savons rien. Mais en écoutant Pascal, il nous semble bien en avoir perçu l'écho. Ecoutons-le à nouveau : « O Dieu qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur!... Je vous loue et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. » Nous y voici, et quoi de plus direct ? Car enfin, il faut bien que les mots disent ce qu'ils veulent dire. Par la maladie, « dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit », Dieu opère dans l'âme de Pascal, Il la travaille, Il la détache, « en détruisant à mon égard toutes choses », et l'âme de Pascal aussitôt, dans un coup d'aile magnifique, part et monte. « Faites, Seigneur, que je me considère en cette maladie, comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur. »

Dieu est un bourreau pour Pascal. Eh ! non. « Je te suis plus ami que tel et tel », lui a dit la voix entendue dans le *Mystère de Jésus*. Et l'on croit encore entendre la réponse, le cri de Pascal : « Seigneur, je vous donne tout. »

Le conflit a bien disparu. Dieu et l'âme de Pascal ont cessé de s'affronter en ce duel dont le corps de Pascal était l'enjeu. Pascal lui-même ne se pose plus en adversaire, mais en ami, en collaborateur. Dieu n'a pas capitulé, mais Pascal, par un étrange retournement, est passé dans son camp. Les voici, marchant la main dans la

main, si l'on nous permet de parler ainsi, à la poursuite et à la conquête d'un même objectif : la « conversion » de l'âme de Pascal. Mais une telle victoire ne se gagnera que par le fer et le sang; il faudra d'abord libérer cette âme de toutes ses attaches. Parmi celles-ci, il en est une qui s'appelle le corps de Pascal et il se fait précisément que c'est bien de celle-là qu'il s'agit. Dieu et Pascal sont à l'œuvre, mais dans cette activité à deux, c'est encore Dieu qui a commencé. Pascal a suivi, avec effroi d'abord, mais il a suivi. Il a peur; il se sent faible. Et cependant, si Dieu l'aide... Non pas d'une assistance quelconque, mais « toute particulière ». Oh! alors, Pascal n'hésite plus, il est assuré du succès : « Je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé... ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout *pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grâce.* »

Pascal sait ce qu'il veut et où il va. Sans doute, le mot « conversion », sous sa plume, ne peut-il signifier le passage de l'incrédulité à la foi, ni celui d'une vie franchement mauvaise à une vie plus honnête. Le mot « conversion » doit être entendu ici dans son sens étymologique, l'âme se tournant vers Dieu seul et se détournant de tout ce qui n'est pas Lui. Il est synonyme d'union à Dieu, de sanctification. Telle est bien, en réalité, la grande entreprise dans laquelle Dieu et Pascal sont associés et où la souffrance du corps a sa place. « Faites-en, mon Dieu, une occasion de mon salut et de ma conversion. » Ainsi le jeu de la grâce trouvera-t-il libre cours dans l'âme de Pascal. « Ouvrez mon cœur, Seigneur, prenez mes affections... Achevez les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons; car je reconnais que ce sont vos dons. » Mais l'activité à deux

ne sera possible qu'avec « une assistance toute extraordinaire » de la grâce. C'est pourquoi, « je m'adresse à vous, mon Dieu, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder ».

Mais voilà, Pascal est ainsi fait : il est « tant homme que rien plus », suivant le mot de saint François de Sales. Il est semblable à ses frères, les malades par vocation. Il ne retire pas ce qu'il vient de donner, mais il ne peut se résigner à être seul, et il ne veut pas que Dieu l'abandonne dans ses souffrances. « Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. » Et la prière continue instante, précise. « Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des saints : mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit; car c'est la malédiction des Juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés et les consolations de votre Esprit par votre grâce, car c'est le véritable état du christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble. » Cette prière porte avec elle la signature de la main qui l'a écrite; on ne peut s'y tromper, elle est bien de Pascal. Fénelon ne l'eût point écrite ; mais qu'importe ici ? La prière de Fénelon est plus sublime, celle de Pascal est plus humaine[8].

8. La part du panhédonisme religieux pourra[illegible] indéniable. Nous n'y pouvons rien, Pascal est [illegible]t bien être ici « sentir » les « consolations ». Voir notam[illegible] tel. Il a besoin de les articles de M. Baudin dans la *Re*[illegible]ament sur ce point délicat *Strasbourg*, avril et juillet 1925. D[illegible]ue des Sciences religieuses, *téraire du sentiment religieu*[illegible] même H. Bremond, *Histoire lit-* Cette réserve faite, nous n[illegible], t. IV, p. 318, et VII, pp. 16 et sq. [illegible]avons pas craint de reproduire le texte

Dieu n'abandonna point Pascal dans la souffrance de son corps. Car Dieu n'abandonne pas les malades qui se sont abandonnés à Lui. Il leur demande parfois beaucoup, mais sa méthode est empreinte de bonté et d'amour. Tout vient à son heure, et cette heure choisie par Dieu est celle qui convient à leur âme. Dieu ne leur demande rien qu'elles ne puissent accepter. A chaque retranchement, à chaque souffrance nouvelle correspond toujours une grâce équivalente. Le reste est un secret entre Dieu et ces âmes. Nous n'y toucherons point.

*
* *

Il ne sera pas inutile, en terminant ces pages, de jeter un regard autour de nous et de venir interroger quelques-uns de ces « grands hommes » à qui il est arrivé de parler de la souffrance physique. Sans doute, cette promenade forcément un peu capricieuse aura-t-elle du moins l'avantage de nous aider à comprendre le cas de Pascal et de dégager, à la lumière de celui-ci, ce que nous allons provisoirement appeler : la philosophie de la maladie.

Faisant allusion à Buffon, Voltaire, dont la constitution était plutôt faible, écrivait un jour à un ami. « Il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'âme d'un sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux. » Mais Sainte-

de Pascal, parce que nous l'entendons dans le sens d'une demande de l'assistance divine qui éclaire, soutient et fortifie l'âme dans l'acceptation de la souffrance. La recherche de l'élément *sensible* [illegible] tue pour nous une tache dans la vie intérieure de Pascal. Par consti[illegible]int inconsciemment La Rochefoucauld, Saint-Evremond là, il rejo[illegible]du XVII[illegible]e siècle qu'il entendait cependant combattre. et les libertins [illegible]r » n'est pas le motif qui nous fait aimer Dieu. L'amour du « plais[illegible]t Malebranche se sont également égarés ici Bossuet, Nicole et surtou[illegible]lon. Au fond de tout cela, il y a une en voulant s'opposer à Féne[illegible]on thomiste du problème de l'aerreur métaphysique. La soluti[illegible]nort avec l'amour de soi a été mour de Dieu considéré dans son rap[illegible]-Lagrange dans *L'amour* clairement exposée par le R. P. Garrigou *de Dieu et la Croix de Jésus*, t. I, pp. 61-163.

Beuve qui rapporte ce trait paraît cependant d'un avis différent ou, du moins, beaucoup plus nuancé. « Des esprits délicats, qui avaient à se plaindre de leur corps, écrit-il, n'ont pas tant accordé à la santé. En se tenant au seul point de vue intellectuel, ils ont trouvé à dire de fort jolies choses sur les avantages d'une complexion frêle, qui laisse à l'esprit tout son jeu et donne aux organes une certaine transparence. La pensée y acquiert et y conserve plus de délié; elle s'y aiguise. Chez Erasme, Bayle et Voltaire, ne semble-t-il pas, en effet, que la finesse de la lame se fasse mieux sentir dans le mince fourreau ? Un penseur doué d'une organisation exquise, M. Joubert, est allé plus loin : « Les valétudinaires, a-t-il dit, n'ont pas, comme les autres hommes, une vieillesse qui accable leur esprit par la ruine subite de toutes leurs forces. Ils gardent jusqu'à la fin les mêmes langueurs; mais ils gardent aussi le même feu et la même vivacité. Accoutumés à se passer de corps, ils conservent pour la plupart *un esprit sain dans un corps malade*... Il y a un degré de mauvaise santé qui rend heureux. » Gardons-nous de tirer de ce témoignage plus qu'il ne peut nous donner. Sainte-Beuve nous a prévenus : il juge du seul point de vue intellectuel. Mais ceci nous ramène à notre point de départ lorsque, avec Charles Du Bos, nous notions cette disjonction qui s'opère chez certains malades entre l'âme et l'esprit, d'une part, le corps, d'autre part. Pascal fut de ceux-là.

Quittons le plan intellectuel pour nous situer sur le plan moral. Pline le Jeune écrivait à un ami : « Ces jours derniers, l'état de langueur d'un de mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes meilleurs, tandis que nous sommes malades. Car quel est le malade que l'avarice ou la volupté vient tenter ? On n'est plus esclave des amours, on n'aspire plus aux honneurs; on néglige les richesses, et si peu qu'on ait, se croyant à la veille de le quitter, on s'en contente. C'est alors qu'on croit qu'il y a des dieux, c'est alors qu'on se souvient

qu'on est homme; on n'envie personne, on n'admire ni on ne méprise personne ; les médisances elles-mêmes glissent sur nous, on ne s'en aigrit plus, on ne s'en nourrit plus... Je puis donc ici, en deux mots, résumer pour ton usage et pour le mien ce que les philosophes se donnent bien de la peine à enseigner en beaucoup de paroles, et même en beaucoup de volumes : c'est que nous persévérions à être tels en santé que nous nous promettons de devenir quand nous sommes malades. » Retenons la leçon de Pline : être tels en santé que nous nous l'étions proposé durant la maladie. La formule est belle mais païenne, car le perfectionnement moral de Pline doit fatalement se borner aux horizons terrestres. Et si ces paroles étaient prononcées par un chrétien ? Encore faudrait-il se rappeler, dans ce cas, que le moralisme, même religieux, n'est pas la religion proprement dite. Le premier est anthropocentrique, la seconde, essentiellement théocentrique [9].

Montaigne est un « sage », et il se souvient du stoïcisme d'Epictète. « Le mal nous pince d'un costé, écrit-il, la règle de l'aultre... Rechercher la douleur, c'est l'action d'une vertu excessive... Il fault avoir femme, enfants, biens, et sur tout de la santé, qui peult; mais non pas s'y attacher en manière que nostre heur en despende : il se fault réserver une arrière-boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude... Discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets; à fin que, quand l'occa-

9. Par *moralisme religieux*, nous entendons la tendance qui consisterait à identifier le christianisme au progrès moral. Voir M. Vincent, *François de Sales directeur d'âme*, p. 102. Ce sens est celui du R. P. Doncœur (*Études*, 20 juin 1923, pp. 701-708). Il est synonyme d'*ascéticisme* (H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. VII, pp. 26 sq.). La *Prière* de Pascal a certainement échappé ici à cette déviation, mais Sainte-Beuve, qui s'arrêta à l'examen de l'ascétisme de Pascal, nous paraît bien l'avoir plié dans le sens du moralisme religieux (*Port-Royal*, t. III, pp. 327 sq.).

sion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. » La philosophie de la maladie, selon Montaigne, ressemble à sa philosophie de la vie dont elle fait d'ailleurs partie intégrante. Elle est une méthode pour vivre heureux, une recette pour nous mettre à l'abri de la douleur. Foncièrement païenne et foncièrement égoïste, la philosophie de Montaigne est moralement inférieure à celle de Pline.

Abandonnons maintenant le plan moral pour nous placer sur le plan religieux. A ses amis qui s'attristaient à la vue de ses maux, Pascal répondait : « Ne me plaignez point; la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être... On n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement et paisiblement. »

Nous voici loin de Montaigne. Pascal n'est pas un stoïcien, pas même un spartiate chrétien. Il est un chrétien. Et comme tel, sa philosophie de la maladie a pour caractéristique de n'en pas être une. Ou si l'on veut, elle est sa religion même, mais vécue intégralement, dans toute sa pureté, avec toutes ses énergies divines, avec toutes ses potentialités humaines. Dieu et l'âme, ces deux mots résument tout, car le mystère de la souffrance de nos corps est à la fois — et combien davantage ! — le mystère des opérations divines dans nos âmes. « Ouvrez mon cœur », implorait Pascal. Dieu entrait alors dans ce cœur *ouvert* et Il y *opérait* de concert avec Pascal. « Ah! Seigneur! s'écriait Baudelaire, donnez-moi la force et le courage de contempler mon cœur et mon corps sans dégoût. » Pauvre poète! Mais ce corps aux os pointus et qui font mal n'est plus un objet de dégoût quand on a reconnu la main qui le décharne. Et ce cœur n'en est pas un non plus quand c'est Dieu qui en règle le battement. « Grandeur de l'âme humaine », s'exclamait Pascal au cours de la nuit fameuse du *Mémorial*. Grande, certes, lorsque Dieu l'habite; plus grande encore lorsqu'Il y *agit* librement.

MARCEL HAYOT.

Le Calvaire et le Thabor d'une moniale dominicaine

Sœur Marie-Pierre du Christ

(1906-1939)

Il est certaines morts qui sont des spectacles et des prédications : spectacles d'une héroïque patience révélant à son principe le Dieu crucifié, prédications d'une invincible espérance manifestant à son terme le Dieu glorieux.

C'est ainsi qu'à la Noël dernière, près du lit d'une petite Sœur en agonie, on croyait toucher Dieu. « Jérusalem, réjouis-toi d'une grande joie, car il vient à toi ton Sauveur, *alleluia!* », chantait la liturgie de l'Avent. Et c'était un samedi, veille du dimanche *Gaudete*, quand Notre-Dame vint chercher cette âme pour l'offrir à son Fils comme une hostie pure et douloureuse.

Marcelle P..., née parmi les monts d'Auvergne, avait, sous un aspect frêle, les vertus fortes de sa race : une intelligence sérieuse et profonde, un cœur ardent, une volonté tenace jusqu'à l'entêtement. Dans sa famille elle trouva les traditions du devoir et de l'honnêteté, les soins d'une chaude affection, mais point l'éducation chrétienne. La première communion passa presque inaperçue dans son enfance indifférente. Elle vécut ainsi

jusqu'à vingt ans, puis alla suivre des cours à Paris. C'est là que Dieu l'attendait.

Un dimanche de l'Avent, Marcelle entre dans une église où un religieux prêche sur l'Incarnation Rédemptrice. Le Christ se révèle à elle : lumière fulgurante et trait d'amour! Du même coup cette intelligence droite est illuminée, ce cœur généreux est embrasé. Pour elle, pas de demi-mesure : croyant, elle aime; aimant, elle se donne. Elle se trouve ensemble chrétienne et consacrée. Déjà ce Dieu si beau qu'elle a entrevu lui abolit le monde. Elle ira s'ensevelir dans un cloître. Ce qu'il lui faut, c'est la contemplation, l'amour total, « la vie où elle souffrira le plus » pour le rachat des âmes.

Notre-Dame l'attire à Lourdes, où saint Dominique l'accueille dans son monastère dominant la Grotte, vrai thabor de vie mariale.

Elle fit son entrée au monastère de Lourdes en 1928, pour la fête du Christ-Roi, âgée de vingt-deux ans. De petite taille avec le buste long, elle avait la démarche nonchalante, mais les gestes vifs jusqu'à la brusquerie. Son visage aux traits agréables, un peu forts, avait toute sa beauté dans les yeux et le sourire. Ce sourire fin et très doux l'illuminait; dans ses yeux d'un brun clair, grands et magnifiques, passaient les nuances de son âme.

Dix années s'ouvraient devant elle.

Elle se mit au travail avec une certaine âpreté. Elle aurait volontiers pratiqué dans sa forêt des coupes sombres. Énergique et excessive, elle ignorait les nuances. « Avoir la rage de ne rien accorder à ma mauvaise nature », se donnait-elle comme mot d'ordre. « Écraser, arracher l'humain de plus en plus... » Elle apprendra la

mesure. Elle comprendra peu à peu que notre humaine nature, étant issue des vouloirs divins, est divine aussi, et doit faire retour à Dieu selon la plénitude de ses énergies redressées. Mais comment blâmer l'archer inexpérimenté si sa flèche dépasse le but, ou même si, dans l'ardeur de l'élan initial, elle dévie ? Heureux ceux qui ne pèchent que par excès de générosité : ils sont de ces « violents qui emportent le Royaume des Cieux ».

Sainte ! A tout prix elle voulait le devenir :

> Vous plaire, vous aimer, me livrer tout entière à votre action constante, — devenir sainte ! voilà mon unique désir, ô mon Christ !

Elle ne sépare pas le labeur de l'amour; elle sait qu'à l'abandon il faut joindre le renoncement volontaire :

> Pour faire une sainte, il faut beaucoup souffrir, beaucoup aimer.
>
> Aussi il faut désormais, chaque matin, que je me mette tout à fait dans les dispositions voulues pour accepter avec joie toutes les occasions de souffrir, de mourir. Le renoncement à tout pour devenir sainte !... Le premier travail à faire est de purifier l'âme de ses scories en la jetant dans la fournaise de la mortification.

Elle est pratique, ne méprise aucun petit moyen pour fixer son attention sur les points faibles, stimuler son courage. Ses notes personnelles sont remplies jusqu'au dernier jour de résolutions menues et précises réitérées avec une constance inlassable. Elle profite de tout, note les observations de ses Supérieures, les corrections fraternelles du Chapitre, les admonitions générales, les bonnes inspirations puisées dans les sermons ou les lectures, les lumières reçues à l'oraison. Elle s'observe, reconnaît ses défauts et en dresse la liste. Tout cela est imprégné d'amour, coupé de larges aspirations, de colloques ardents. — Petits cahiers précieux, émouvants

dans leur pauvreté, où sur des feuillets dépareillés, mal cousus, se raconte une âme ardente qu'on suit pas à pas en ses étapes! Attentive aux chutes et aux ornières du chemin, elle n'oublie pas le terme béatifiant du voyage. Elle se demande :

> Qu'est-ce qu'aimer vraiment Dieu ?
> C'est faire sa volonté à fond : Règle et vœux; se donner totalement : en gros et en détails, chercher toujours à Lui plaire, à vivre avec Lui.

Voilà le programme posé. Pour le suivre, plus qu'une autre elle devait s'exercer. Elle avait beaucoup à apprendre et beaucoup à oublier. Elle déclarait aux premiers jours de son postulat « n'avoir plus aucune illusion »... ce qui fit sourire! La suite devait lui démontrer qu'en cette assurance gisait la plus grande illusion.

Son passé ne l'avait point préparée à la vie monastique; ses convictions chrétiennes étaient à creuser, et sur ce fondement il fallait poser l'édifice de la perfection religieuse. Cette foi qui lui avait été donnée en un instant, elle devait la reconquérir de haute lutte. Cette charité qui avait éclos en elle soudain, elle devait la faire fleurir en don de soi.

Dans l'exercice des vertus morales, celui de la tempérance est plus propre à caractériser la vie ascétique de Sœur Marie-Pierre. Elle avait une certaine brusquerie naturelle, une propension au caprice et à la maussaderie ; son amour-propre était ombrageux, son égoïsme encore vivace; elle était tentée de colère et d'orgueil. Personne ne ressemble moins qu'elle à cette décevante « sainte toute faite » des anciens hagiographes. Mais elle est un modèle encourageant pour notre faiblesse : elle montre ce que peut la générosité secondant la grâce pour brider les passions. Elle déplorait ainsi ses défauts.

Chutes d'orgueil... Je suis encore pleine de moi-même. Je m'excuse presque chaque fois que la Mère me reprend... Je suis incorrigible; je dis des paroles irréfléchies et peu charitables. — Très humiliée, mais très heureuse que la Mère m'ait dit ces vérités !

Sa confiance, son ouverture envers celle qui la dirigeait, facilitèrent le travail de sa formation. Elle acceptait comme venant de Dieu tout ce que lui disait sa Mère Maîtresse. Celle-ci ne la ménagea point, et la trouva sinon toujours docile, au moins toujours fidèle à réparer ses indocilités. Dès qu'elle avait la lumière, elle demandait pardon avec un repentir touchant. Elle savait entendre sur elle-même les vérités les plus pénibles.

Voici jusqu'à quels détails de tenue, de gestes et de langage elle étendait son propos d'amendement :

Marcher posément. Ne pas faire de grimaces. Me tenir droite, sans lever la tête. Calme et douceur dans les mouvements. Nécessité absolue de la possession de soi. Plus on est calme, plus on est fort. — M'appliquer à tout instant à parler sur un ton humble, doux, et non trop assuré ou brusque comme j'en ai l'habitude; cela sans affectation, mais simplement, joyeusement, avec un visage ouvert, paisible, surtout lorsque je souffre ou suis tentée d'impatience. Cela se fera facilement si je me possède en Sa présence, si je mortifie ma nature brusque et orgueilleuse en agissant sous l'action de la grâce, doucement, humblement...

Elle voulait soutenir ce travail de réforme par une mortification extérieure et intérieure universelle.

Mortification poussée à l'infini, sans être vue de personne. Mon Dieu, tout par amour. — Au réfectoire, tout accepter; rechercher le moindre, ce qui ne m'attire pas. Horreur de ce qui flatte la nature, des dispenses. — Attendre quelque temps avant de lire une lettre ou faire quelque chose qui me plaît. — Lever au premier signal.

Mortifier la curiosité. Ne pas soutenir mes idées. Beau-

coup réfléchir avant de parler. Prudence. Simplicité d'enfant. Quand quelque chose me fait grande envie, en chasser la pensée. Ne jamais m'excuser. M'accuser des moindres manquements et demander pénitence. *Patience* dans la lutte ardue contre moi-même. Il faut que j'aime à être oubliée, comptée pour rien, contrariée, renoncée. Voir tout à la lumière de l'éternité.

Avide de pénitence, elle réclamait souvent des pratiques de son choix :

J'ai soif passionnément d'être purifiée pour m'approcher davantage de Lui. Sang de Jésus, purifiez-moi !... Pénitences pour ce Carême : bracelet, chaîne de fer, discipline en plus, jeûne : soupe et pain...

Elle attachait d'ailleurs plus de prix à l'obéissance exacte de la Règle. Elle avait un sens droit de sa vocation : « Tout est grand dans la vie religieuse », disait-elle. Aussi voulait-elle s'y sanctifier par les moyens traditionnels :

O mon Dieu, que la vie religieuse est belle ! Qu'il est privilégié le sort de l'âme appelée à perfectionner chaque jour son amour de Dieu par la pratique des grandes observances monastiques, par les petits et grands renoncements ! — La Règle est notre moyen de sainteté. — Pratique intégrale, constante, joyeuse, libre, par amour. Être avide de fidélité dans les plus petits détails, mais la charité toujours première.

Les privations, les macérations imposées par la Règle furent, pour sa santé délicate, une lourde charge qu'elle porta avec un courage poussé à l'héroïsme en ses dernières années. Des douleurs de tête vives et continuelles la tenaillaient. Elle acceptait d'un cœur ferme cette croix providentielle, sans vain retour sur elle-même. Elle était dure pour elle, et allait jusqu'au bout de ses forces. Ses Supérieures devaient deviner ses maux et lui

imposer des ménagements. L'obéissance seule les lui faisait accepter, non sans luttes, et les dispenses furent longtemps son grand sujet de tentations.

La vie commune, féconde en renoncements, lui donnait aussi sujet de s'exercer. Elle avait, comme on l'a vu, un caractère naturellement difficile; son abord n'était pas toujours affable. Elle devra presque jusqu'à la fin se travailler pour être égale d'humeur, charitable avec le sourire. La « résolution du sourire » est parmi celles qui reviennent constamment sous sa plume. Ces aspérités de caractère, si généreusement combattues mais non entièrement détruites, ont pu donner le change à celles qui ont vécu près d'elle, et leur dérober sa vertu. Dieu le permet souvent ainsi.

Sœur Marie-Pierre voulait aimer ses Sœurs en vérité, et elle cherchait très haut la lumière directrice de leurs rapports :

> La vie commune : Qu'ils soient *un* comme nous sommes Un. On oublie toutes ses misères alors, pour contempler l'Amour éternel ! — Lumière sur la présence de Dieu en mes Sœurs. Il faut se mouvoir dans le surnaturel sans cesse.

Et elle reprenait ses résolutions de charité fraternelle :

> Faire la volonté des autres. Accorder *tout* ce que l'on me demandera, me gêner. Rechercher celles pour qui j'ai moins d'attrait. Être aimable: Ne pas juger, ou le faire dans le Cœur de Jésus.

L'œuvre spirituelle se poursuivait dans cette âme à travers les angoisses intimes, les tentations, les nuits cruelles. Elle fermait les yeux et embrassait avec ardeur ces souffrances qu'elle savait issues de l'Amour et ordonnées à l'amour.

> Aimer les souffrances quelles qu'elles soient, disait-elle,

pour grandir dans l'amour. Croire, aimer, souffrir en silence, et avec le sourire. Je veux souffrir en paix, en laissant faire l'amour. J'ai lu quelque part qu'une Dominicaine se bâtissait dans la souffrance...

Elle comprendra toujours la virginité de la souffrance, et écrira en 1938 :

L'or se ternit quand on le touche. — Ne pas compter les sacrifices, souffrances ; n'en parler que par obéissance, sans plainte ni aucune impatience. Merci, Jésus !

Elle s'exerçait au détachement, à la confiance, voulant adhérer à Dieu seul :

Avoir la volonté de n'avoir aucune volonté, aucun désir humain, me détacher, être contente de sentir l'œuvre de destruction. — Il faut que je m'oublie sans cesse, en ne me décourageant jamais devant mon impuissance; toutes les tentations douloureuses seront absorbées par Jésus si je Lui fais confiance à travers tout.

Ce Dieu voulut purifier son cœur avide de tendresse de toute affection trop sensible. Sa Mère Maîtresse très aimée, appelée à un autre emploi, lui fut enlevée. Ce sacrifice lui coûta bien des larmes :

Seule, toute seule dans une nuit noire... Je suis lâche, orgueilleuse, infidèle, tout me fait mal, et je n'ai absolument personne à qui aller, la pauvre Mère étant trop fatiguée. (Sa nouvelle Mère Maîtresse était de santé précaire.) Mon Dieu, ne me laissez pas ainsi, vous qui savez ce que je suis... Pourtant, cette désolation extrême et infinie, si c'est votre volonté, Jésus, j'accepte tout et je veux sourire quand même, par amour !... Je suis intimement persuadée que vous ne voulez pas que j'aille chercher des consolations en dehors de Vous Seul !

Elle put enfin chanter sa victoire et goûter la paix :

Aujourd'hui, dernier jour de la retraite, je vous offre,

mon Sauveur adoré, le sacrifice total de toutes les joies prises avec les créatures. Jésus seul !

L'humilité fut une des plus belles conquêtes de cette enfant naturellement orgueilleuse. Sœur Marie-Pierre comprit très tôt la nécessité de cette vertu. Elle étudia et annota avec grand soin les livres qui en traitent. Notes entremêlées d'applications personnelles, de prières :

Mon Dieu... faites-moi la grâce de comprendre l'humilité vraie ! J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi ! — Avoir la volonté de tous les instants de devenir humble, et agir en conséquence. — Pardon, mon Dieu ! Il faut que je sois humble, profondément anéantie devant votre miséricorde infinie, anéantie devant toutes mes Mères et mes Sœurs; il faut que je me méprise en vérité...

Elle avait, à vrai dire, fort à faire, et ses fréquentes fautes d'orgueil le montrent assez. Mais après chacune elle se jugeait sévèrement, en appelait à Dieu contre elle-même :

Je suis broyée par cette affreuse chute d'amour-propre. Mon Dieu, écrasez-moi ! Que cette souffrance me purifie, ô mon Dieu. Domptez ma nature rebelle, mon orgueil insensé !

Elle voulait faire passer ses convictions dans une pratique serrée :

L'humilité arrange tout. En toutes circonstances, actes intérieurs ou extérieurs, n'importe — quoi qu'il arrive, toujours s'humilier. — Ne pas me décourager de mes chutes. *Faire de grands trous qu'Il remplira.*

Elle réparait généreusement, s'accusant à sa Mère des moindres fautes, se prosternant en *venia* aux pieds des

Sœurs qu'elle avait offensées, faisant sa coulpe au Chapitre dans les termes les plus humiliants. Elle parlait peu d'elle, se bornant à rappeler ses infidélités, son passé d'indifférence religieuse.

La jeune novice, qui avait pris l'habit le 6 août 1929, ne fut pas admise à prononcer les premiers vœux à la fin de son année de noviciat. Elle dut attendre encore six mois, ses Supérieures jugeant cette épreuve nécessaire à sa formation religieuse. Elle subit une nouvelle bourrasque de tentations, et son amour-propre se révolta. Puis, très vite, la lumière vint, et elle recouvra la paix dans l'abandon.

Jours de souffrance, d'orgueil, de révolte, d'humiliation... O mon Dieu, je m'anéantis devant votre adorable Majesté, je veux recommencer encore une fois en vous priant de pardonner mon affreuse misère ! Je suis votre humble petite servante... J'ai fait des efforts sérieux avec votre secours, depuis un an. Mais puisque tout le monde me dit le néant des résultats, je veux le croire et être joyeuse, aimable, dilatée. Lorsque mon âme est broyée et torturée par votre main, avec votre grâce, votre force, je vous promets de sourire quand même — avec votre Cœur à vous ! — Je suis prête à attendre des années ce jour où je serai unie à Jésus par les Vœux. Malgré mon désir ardent, je ne veux que sa volonté.

A l'approche du grand jour elle n'avait que ce mot d'humble gratitude envers son Dieu :

Décembre 1929. Immense joie profonde et surnaturelle devant tant d'amour. Il me rend capable de faire Profession ! Quelle grâce !

Elle écrivait au matin du 27 décembre :

7 h. 1/2 du matin... Jour béni de ma Profession religieuse.

Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté, rien que

votre volonté, toute votre volonté — tous les jours, à tous les instants de ma vie, avec Jésus, avec Marie, avec le plus d'amour possible — dans la joie, la confiance infinie en votre miséricorde.

Trois ans plus tard, à la même date, elle se donnait jusqu'à la mort, dans la joie de son cœur :

Jour béni du don *usque ad mortem...*

Le 27 décembre 1933. Seule avec Lui, avec Elle... *Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté, toute votre volonté...*, redit-elle.

Puis elle ajoute :

Je m'offre aujourd'hui à Vous, mon Dieu, pour tous les besoins de la Sainte Église, pour le Saint-Père, et très spécialement pour *la France et le retour de votre Saint Nom dans l'école, — pour la définition du dogme de Marie Médiatrice, — pour les âmes de tous ceux que j'aime plus particulièrement*, leur salut, leur sanctification. Mon Dieu, faites que ce don total *se réalise pleinement dans tous les petits détails de ma vie.* Ouvrez mon âme sans cesse, afin qu'elle reçoive toute la splendeur de votre amour infini et se laisse *transformer en Vous dans la patience, la ferveur, la foi ardente à travers tout...*

Sœur Marie-Pierre quitta le noviciat et commença sa vie de jeune professe. Active et habile travailleuse, elle se dépensa plusieurs années dans l'emploi de lingère. Sans compter avec la fatigue, elle s'ingéniait à servir son monastère qu'elle aimait d'une tendre dilection.

Là, dans ces humbles tâches, sa vie profonde se déroula sous le signe de la foi. Elle fut une âme de lumière; elle note :

Grands désirs de voir Dieu seul, de le connaître, de l'aimer en vérité. O Vérité, je te désire ! Seule la foi nous donne Dieu.

A son entrée au couvent, elle sentit un besoin d'autant plus pressant d'étudier le dogme, qu'elle l'avait plus longtemps ignoré. La découverte des vérités révélées fut pour elle un éblouissement : « Recevoir avidement toute lumière du bon Dieu », écrivait-elle. Elle aima d'abord les Saintes Écritures, surtout le Nouveau Testament : « Ne pas passer un jour sans lire au moins une page de l'Évangile et une de saint Paul, afin de garder mon âme en contact avec celle de Jésus : Voie — Vérité. » Elle s'attachait à pénétrer l'Évangile. Elle en copiait de longues pages, les analysait, y cherchait la pensée de Jésus, les exemples de ses vertus, les hauts enseignements de la foi. Son étude s'orientait toute vers l'amour.

La théologie exerça ensuite son labeur. Peu familiarisée avec les notions philosophiques, elle s'en tenait à ses débuts aux manuels élémentaires, et venait demander à la Sœur bibliothécaire des « catéchismes expliqués ». Puis elle aborda des traités plus ardus. Elle goûtait la doctrine de saint Thomas, héritage familial de l'Ordre dominicain. Elle gardait toujours avec elle le petit volume de « la Charité », qu'elle étudiait avec prédilection Elle écrivait après une de ces études : « Doctrine lumineuse, qui dilate mon âme et l'éclaire, la fortifie intensément. » Des notions les plus abstraites elle excellait à tirer un fruit d'amour.

On trouve dans ses notes cette théologie affective, cette « science qui se tourne à aimer », propre aux âmes contemplatives. Elle savait d'ailleurs que, si l'étude est un excellent moyen de connaître Dieu, il en est un plus haut et meilleur : le silence qui écoute, l'oraison qui aime, le regard illuminé d'un cœur pur :

Jésus, je voudrais Vous connaître mieux : et pour cela il faut des yeux purs, des yeux simples, une foi ardente... Vous voulez que je garde en mon cœur tout ce que Vous me dites, et surtout que j'écoute votre Parole en faisant un grand silence.

Cette foi qu'elle cultivait si bien illuminait sa vie, y devenait « l'esprit de foi » au rayon duquel l'âme qui se sait habitée de Dieu perçoit tout en Lui :

Présence de Dieu. Il agit sans cesse dans notre âme. — Rester dans cette pensée de foi. — Être passionnée de Dieu, le cherchant sans cesse dans la nuit, la croix, la foi.

La foi vivante opère dans la charité. Cette charité attirait tout son désir. Par les degrés du détachement et de la connaissance, elle disposait des ascensions dans son cœur. Ses notes sont remplies d'aspirations véhémentes vers l'union divine :

La science de l'Amour, je ne veux que cette science-là. — Je ne vous demande que l'Amour, un Amour immense, profond, pratique, affectif, effectif; une vie tout anéantie à l'extérieur et toute divine à l'intérieur... — Lumières sur l'Être de Dieu et mon être, le néant de la créature qui n'a droit à rien. Je n'ai que des devoirs : lui rendre tout ce qui est à Lui.

Et encore, après une retraite :

La ferveur de la volonté qui entraînera le cœur... Sans cesse des actes d'amour. — Le « oui » de tous les instants dans l'amour. — Être un « oui » total, un « oui » vivant à l'amour éternel. — Coller sa volonté à celle de Dieu sans cesse. — Ne pas être, pour qu'Il soit tout. — Dans chaque acte d'amour, avoir l'intention de me livrer toute, pour sa gloire. — M'oublier sans cesse par amour. Je dois penser à chaque instant à faire mon devoir d'amour.

Le souvenir de Dieu habitant notre âme absorbait sa

pensée. Elle cherchait au cours des journées à vivre en sa présence, dans un silence recueilli. Assise à l'ouvroir, son travail dans les mains, elle avait souvent l'Évangile ouvert sur ses genoux. Elle voulait préparer avec soin ses oraisons, et prenait la résolution de n'y rester jamais oisive, dans le vague. Sa fidélité à cet exercice devint héroïque dans ses dernières années, où les douleurs de tête la faisaient si fort souffrir. Elle notait alors :

Dans maladie ou souffrance, ne jamais manquer l'oraison — même si je suis sûre de ne pouvoir penser, acte de présence de Dieu.

Elle avait joui, dans les débuts, de grâces sensibles qui l'effrayaient et la ravissaient à la fois :

Inquiétudes au sujet des délices d'amour éprouvées encore tout à l'heure. Mon âme exulte et je ne sens plus en moi qu'un bonheur, une jouissance ineffables. Je répète : mon Dieu, je Vous aime, et il me semble que mon cœur va éclater. Que signifient ces sentiments ? Depuis hier, je suis rassasiée de cet étrange état et j'ai peur que ce soit le démon qui cherche à m'illusionner. O mon Jésus, je ne veux que votre sainte Volonté, éloignez de moi tout ce qui peut m'écarter de la voie droite et simple qui conduit à Vous.

Elle fut assez vite sevrée, et dut poursuivre sa vie d'amour dans la nuit de la foi. Savoir qu'elle faisait « la joie de Dieu » lui suffisait alors : « Faire la joie de Dieu ! ô la belle occupation que celle-là ! »

Elle adhérait à son mystère, elle contemplait obscurément la transcendance divine. « Je vous désire en moi, Présence adorable des Trois. » Elle avait un vif sentiment de la paternité divine :

Confiance en Dieu Père ! — Seigneur Jésus, donnez-nous de n'aspirer qu'au Père, par Vous, en Vous ! — Jésus, venez en nous pour aimer le Père, lui sauver un grand nombre d'âmes ! La soif des âmes avec Lui !

Elle aimait à se cacher dans le Cœur du Christ pour prier le Père :

Mon Dieu, ne me voyez pas, mais uniquement son Cœur... Je suis en Lui. Il ne m'a jamais déçue, mais toujours sauvée, comblée.

Elle appelait la venue de l'Esprit-Saint aux jours qui précèdent la Pentecôte, et en cette grande fête qui était pour elle la fête de l'Amour :

Être sous la domination de l'Esprit-Saint. L'appeler sans cesse. — Venez, Esprit d'amour, animer et embraser mon âme, pour que, s'oubliant tout à fait pour ne voir que Vous, elle ne désire que Vous seul.

Mais par-dessus tout sa dévotion s'attachait au Christ, qui fut vraiment le centre de sa vie : « *Le Christ, vie de mon âme. — L'hostie, ma joie et ma force. — La Vierge, ma Mère et ma consolation* », a-t-elle écrit.

Jésus ! Il faut que je l'aime passionnément ! Le regarder, m'accrocher à Lui sans cesse pour être forte. — Dans la nudité, la pauvreté, la misère de mon âme, je m'attache à Vous, ô Jésus. Je ne veux que Vous seul ! — Faire l'unité en moi par le regard constant vers Lui. Il creuse des abîmes en mon âme, je le perçois nettement, et dans le silence, la prière ardente, je lui crie : Merci, mon Dieu !

Le « merci » joyeux dans la souffrance, l'*Ecce! Fiat!* étaient les cris familiers de sa tendresse :

Abandon dans toutes les *souffrances inouïes*. Fidélité aux moindres choses. Silence, silence, silence. Union à Jésus sans arrêt, dans la foi absolue. Il me broie et m'anéantit, je dois lui dire : merci, merci !

... M'élever au-dessus des souffrances intraduisibles, pour vivre dans l'action de grâces.

La vue de la croix déchaînait en elle un flot de tendre compassion, d'immenses désirs de pénitence, de répara-

tion, d'apostolat. Chaque Vendredi Saint sa méditation se faisait plus émouvante :

Mon âme est unie à la Sienne en ce jour douloureux. Pardon ! Miséricorde pour tous, pour nous, pour moi, pauvre pécheresse ! Faites-Vous enfin aimer de nos cœurs ! — Je comprends un peu... Dieu est Amour ! Prenez-moi toute...

L'adoration silencieuse peut seule rendre tout ce que mon âme ressent... Vous me voyez telle que je suis et Vous n'hésitez pas à m'appeler à la meilleure part ! Que mon cœur, avec ses désirs ardents de Vous seul, dise à son Maître que désormais il veut être sa petite esclave d'amour, car je comprends aujourd'hui que l'amour seul — un amour pur, simple, généreux et inlassable — peut Vous remercier et Vous consoler...

Elle eut un sens aigu du sacrifice de la messe et des exigences d'immolation personnelles qu'il nous impose :

Vivre ma messe. Faire converger toute ma vie, tous mes petits sacrifices vers celui de Jésus. Préparer ma communion sans cesse.

Elle offrait la grande prière monastique des Heures en union avec le sacrifice de l'autel et avec toute l'Église :

Aidez-moi à dire cet Office en union avec tous les saints anges du ciel, tous les saints du ciel et de la terre, et dans votre cœur, ô Mère ! avec toute la charité possible, au nom de toutes les âmes, au nom de la Sainte Église, en union avec toutes les messes qui se célèbrent, et en suppléance de toutes celles qui ne se célèbrent plus.

Sœur Marie-Pierre ouvrit son cœur à la grâce mariale, qui est très spécialement celle de son monastère.

En sa vie intérieure comme en son zèle apostolique, elle s'unissait à Notre-Dame. Le cri de toutes ses prières, de toutes ses angoisses, de toutes ses joies, était : *Ma Mère!* Elle vivait dans l'ambiance spirituelle de la Vierge :

Ne pas quitter Marie un seul moment, pour être fidèle. Vivre avec elle, la main dans sa main, sous son regard, c'est le plus sûr secret pour m'unir à Jésus et pratiquer ses vertus.

Et elle fixait le « plan d'une journée avec Marie », pour passer toutes ses heures en union avec la vie, les sentiments de sa divine Mère.

Elle aimait le Rosaire; elle y contemplait avec délices les mystères du Christ :

Le regarder, les regarder sans cesse dans les Mystères du Rosaire.

A chaque dizaine elle assignait une intention spéciale pour stimuler sa ferveur.

Elle multipliait ses appels, ses épanchements, ses confidences, courant à sa Mère comme une enfant pressée de lui faire partager son bonheur, ou ses détresses, aux heures cruelles de maladie :

Amen, amen! mon Dieu, *amen! Ecce! Fiat!* — Oui, mon Jésus, oui, avec Vous, par Vous, comme Vous! Ma douce et intime Mère, gardez-moi en Vous!

En ses supplications apostoliques, elle disparaît derrière la « Toute-Puissance suppliante », et se sent ainsi invincible dans sa confiance :

Tout semble perdu au sujet de X..., Mère divine, sont-ce mes péchés? Je me cache en vous et j'ai confiance, malgré toutes les apparences. Pour cette âme je m'abandonne, je vous dis merci, je veux qu'elle soit fidèle à tout prix. C'est le Cœur de Marie qui vous supplie, Jésus exaucez-le!

Pendant sa dernière maladie, on priait instamment pour sa guérison. Déjà elle s'était unie à deux neuvaines,

s'y prêtant par obéissance sans rien désirer. Ses parents demandèrent qu'on fît une troisième neuvaine en préparation à la fête de l'Immaculée Conception. Elle dit à sa Mère Prieure : « Oh! celle-là, ma Mère, si vous voulez bien, vous et moi nous la ferons pour obtenir la définition du dogme de Marie Médiatrice. » Et elle assurait le bien que ce dogme était propre à faire aux âmes. Au jour de sa profession, elle avait inscrit cette grande intention parmi ses objectifs les plus chers. En ses derniers jours elle en était si saintement préoccupée qu'elle renonçait à demander la vie pour l'obtenir. — Huit jours après la fin de la neuvaine, Notre-Dame venait chercher son enfant.

On ne saurait trop remarquer la persévérance de sa prière apostolique, en cela comme en tout ce qu'elle s'était proposé : cette constance fait la belle unité de sa vie.

★ ★ ★

Saint Augustin

« Mon ame, pourquoi me troubles-tu ? » [1]

Le Psalmiste ajoute : « Pendant le jour, le Seigneur a annoncé sa miséricorde; il la montrera pendant la nuit » (Ps. xli, 9).

Dans l'épreuve, personne n'a le loisir d'écouter. Prêtez l'oreille, écoutez quand tout vous réussit. Instruisez-vous des disciplines de la Sagesse tandis que vous êtes dans la paix, et recueillez comme un aliment la parole de Dieu. Car, lorsque vient pour l'homme la tribulation, alors ce qu'il a appris au temps de la sécurité doit lui servir. Dans la prospérité, Dieu t'annonce sa miséricorde, à condition que tu le serves fidèlement, et il te délivre de la tribulation : mais cette même miséricorde qu'il t'annonce pendant le jour, il ne te la montre que la nuit. Quand viendra l'épreuve, son secours ne te manquera pas : tu connaîtras alors combien est vrai ce qu'il t'avait annoncé pendant le jour. Car il est écrit ailleurs : « La miséricorde du Seigneur au temps de la tribulation est précieuse comme la pluie pendant la sécheresse » (Eccl., xxxv, 26). « Pendant le jour, le Seigneur annonce sa miséricorde; et il la montre pendant la nuit. Il ne te montre qu'il vient à ton secours qu'au jour de l'épreuve dont il te délivre, Lui qui pendant le jour t'avait promis son appui. »

1. *Enarratio in Psalm.* xli, *16-19*. Voir *La Vie Spirituelle*, octobre-décembre 1939, janvier-février 1940.

C'est pourquoi nous sommes conviés à imiter la fourmi (Prov., VI, 6). De même que « jour » désigne la prospérité de ce monde, et « nuit », l'adversité, l'été est encore le symbole du bonheur, et l'hiver celui de l'épreuve. Or, que fait la fourmi ? Elle amasse, l'été, ce dont elle aura besoin l'hiver. Donc, pendant l'été, tandis que tout vous sourit et que vous goûtez la paix, écoutez la parole du Seigneur. Comment pourriez-vous vous flatter, parmi les tempêtes de ce monde, de traverser sans affliction cet océan tout entier ? Comment et à qui un sort pareil est-il jamais échu ? Si quelqu'un en a jamais bénéficié, cette tranquillité même est plus à craindre encore ! « Pendant le jour, le Seigneur a annoncé sa miséricorde, et il la montre pendant la nuit. »

Que faire donc au cours de ce voyage, oui, que faire ? « En moi est ma prière au Dieu de ma vie » (Ps. XLI, 10). Ici-bas, tel le cerf altéré qui désire les sources d'eau vive, je me rappelle la douceur de cette voix qui m'a conduit, à travers le tabernacle, jusqu'à la maison du Seigneur. Aussi longtemps que « ce corps corruptible appesantit l'âme » (Sap., IX, 15), « en moi est ma prière au Dieu de ma vie. »

Je n'irai pas, en effet, acheter au-delà des mers de quoi supplier mon Dieu. Afin qu'il m'exauce, je n'apporterai pas des pays lointains l'encens et les parfums, pas plus que je ne tirerai de mon troupeau un veau ou un bélier. « En moi est ma prière au Dieu de ma vie. » J'ai au-dedans de moi la victime à immoler, l'encens à offrir, le sacrifice capable de fléchir mon Dieu. « L'esprit qui souffre tribulation est un sacrifice devant Dieu » (Ps. L, 19). Et que j'aie en moi un tel sacrifice [à offrir], voici qui le prouve : « Je dirai au Seigneur : Toi qui es mon protecteur, pourquoi m'as-tu oublié ? » Car je peine ici-bas comme si tu m'avais oublié. Mais tu m'éprouves, et je sais que si tu diffères les biens promis, tu ne me les retires pas. Et cependant : « Pourquoi m'as-tu oublié ? »

Notre Chef lui-même a poussé ce cri de notre prière : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (Ps. XXI, 2; Matth., XXVII, 46). « Je dirai au Seigneur : Toi qui es mon protecteur, pourquoi m'as-tu oublié? »

« Pourquoi m'as-tu repoussé » (Ps. XLI, 10) de ce sommet où jaillit la fontaine de l'intelligence, de l'immuable vérité? « Pourquoi m'as-tu repoussé? » Pourquoi, la bouche ouverte déjà [pour boire à longs traits], suis-je retombé de tout le poids accablant de mon iniquité vers les misères de ce monde? Ailleurs, la même voix dit encore : « J'ai dit dans mon extase » — extase où, ravi en esprit, le Psalmiste voyait je ne sais quoi de grand — « J'a dit dans mon extase : tu m'as rejeté loin de ta face et de tes yeux » (Ps. XXX, 23). Il compare le lieu de son exil à celui où il avait été élevé, et se voit rejeté bien loin de la face divine. Aussi, « pourquoi me repousses-tu? pourquoi me faut-il marcher tristement, tandis que l'ennemi m'afflige et me brise les os? » (Ps. XLI, 11) — l'ennemi, le tentateur diabolique, qui multiplie les scandales dont l'abondance « refroidit la charité d'un grand nombre » (Matth., XXIV, 12).

Quand nous voyons les colonnes de l'Église fléchir parfois sous le scandale, est-ce que le Corps même du Christ ne dit pas : « L'ennemi me brise les os »? Les os, ce sont les forts, et les forts eux-mêmes succombent parfois à la tentation. Quiconque examine ce qui se passe dans le Corps du Christ ne s'écrie-t-il point par la voix du Corps du Christ : « Pourquoi m'as-tu repoussé? Pourquoi me faut-il cheminer dans la tristesse, tandis que l'ennemi me renverse et me brise les os? » Non pas la chair seulement, mais les os — au point que ceux-là mêmes qui passaient pour forts cèdent à la tentation et que les faibles désespèrent quand ils voient succomber les forts. Que ces périls sont grands, mes Frères!

« Ceux qui me renversent m'ont couvert d'opprobres »

(Ps. XLI, 11). La même voix retentit à nouveau : « Ils me disent tous les jours : où est ton Dieu? » Et ils le disent plus encore dans les épreuves de l'Église. Combien de fois, aux martyrs qui souffraient, pleins de force et de patience, pour le Nom du Christ, combien de fois leur a-t-on dit : « Où donc est votre Dieu? Qu'il vous délivre s'il le peut! » C'est que les hommes ne voyaient, du dehors, que les tortures. « Ceux qui me jettent à terre m'ont couvert d'opprobres; ils me disent tous les jours : où est ton Dieu? » Et moi, à cause de ces injures, et parce que mon âme s'est troublée, que dirai-je, sinon : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? » (*ibid.*, 12).

Et comme si l'âme répondait : « Comment veux-tu que, parmi tant de maux, soupirant après les biens [divins], en proie à la soif et à la douleur, je ne te trouble pas? » « Espère en Dieu, lui dit le Psalmiste, car je lui rendrai témoignage. » Il réitère sa confession et proclame le fondement de son espérance : « Car Dieu même est le salut de ma face et mon Dieu. »

SAINT AUGUSTIN.

(*Enarratio in Psalm.* XLI.)

BILLET D'APOSTOLUS

Foyers de guerre

Le foyer le plus doux et le plus humain, le seul qui, à vrai dire, mérite ce beau nom de foyer, c'est celui de la famille. Avant la guerre, comme on l'avait attaquée cette pauvre famille! Familles, foyers clos, je vous hais, avait dit l'Immoraliste. Peut-être fallait-il nos épreuves présentes pour mieux comprendre ce qu'est ce milieu de famille où la discipline, l'aventure, l'impudeur sont bannies, où chacun se sent aimé non pas à cause des services rendus ou de l'agrément de son commerce, mais pour lui-même, tout simplement.

Ce qui est si terrible dans certains régimes de l'Europe, c'est qu'ils tendent à détruire la famille. Ces enfants espions qui dénoncent leurs parents à la police, comme ils sont odieux! La famille doit demeurer un cercle divin, habité par les Anges et soustrait au contrôle des hommes. L'État n'y doit pas pénétrer. Le seul qui y soit reçu, c'est l'hôte: quel plus grand honneur que d'être jugé digne de franchir le seuil?

La guerre a brisé les pierres des foyers.

Mais l'ingéniosité de l'amour y supplée et voici que de tous les côtés nous voyons se créer des foyers provisoires, foyers de ville, foyers du soldat, foyers militaires, foyers pour les réfugiés, les évacués, centre d'accueil

pour les permissionnaires nécessiteux, centre d'hébergement, cantines de passage, que sais-je ?

Il faut appeler l'attention des chrétiens sur l'importance de toutes ces œuvres. Un appel spécial doit être fait en faveur des foyers du soldat.

Le militaire n'est pas toujours très occupé. Il est même très souvent inoccupé. C'est un caractère constant des armées, en tous les temps et en tous les pays, que cette alternance des périodes de presse avec de longues heures de relâchement et d'ennui. Avez-vous observé un dimanche soir les flâneries des pauvres soldats, venus de la campagne dans une ville ? Avez-vous songé qu'à 5 h. 1/2 du soir la soupe est mangée et que le soldat est libre jusqu'au couvre-feu ? Quatre heures de liberté par jour, pour un bénédictin, ce serait royal. Mais les simples soldats ne sont pas tous des bénédictins.

Les simples soldats sont de grands enfants, avec des instincts d'hommes faits, Habitués à ne rien faire que par commandement, ils ne sauront jamais occuper leurs loisirs.

L'uniforme les soustrait à la morale apprise à l'école et dans leurs familles; et c'est une maxime courante parmi les soldats que c'est être sot qu'être sage.

Nous n'en dirons pas davantage, mais nos lecteurs comprennent. Quel péril pour la race, quel péril pour les berceaux de demain que ces heures crépusculaires ! Et que de mères justement inquiètes! Après le courage de la tranchée, que de défaites au cantonnement!

Je ne connais qu'un remède, qui est le foyer du soldat. Il ne s'agit pas d'un palais. Une pièce propre, commode, des boissons saines, des jeux, des cigarettes, des livres de tout genre, surtout des vies de grands hommes[1], *un milieu ouvert et où l'on s'ouvre. Il y a des foyers militaires tenus par des aumôniers, mais je les*

1. *Le livre du soldat*, 33, rue d'Assas, Paris-VI[e].

veux ouverts à tous et sans distinction. Ce qui est clair, c'est que chaque foyer doit avoir une âme et un animateur : une personne qui s'oublie, qui ne pense qu'à penser à ceux qui viennent.

Savez-vous un moyen d'éviter la grossièreté des propos, de donner au foyer quelque chose de gai et de naturellement sain? Je vais vous surprendre encore : c'est d'y loger une présence féminine. Les Sœurs de charité savent cela. Une simple femme qui ne soit pas comme les autres, et le ton des propos monte et se purifie. On la voit passer pimpante et proprette, disant à chacun son mot, prompte à secourir. C'est l'image de la France qui passe.

L'autre jour, un prêtre-soldat se plaignait de son inaction : « Je n'ai rien fait, disait-il. En somme, depuis six mois, je n'ai fait que fonder un foyer. » C'était beaucoup : fonder un foyer. Le prêtre, homme sans foyer, est précisément le seul qui soit capable d'en fonder partout. On s'étonne parfois du nombre de prêtres et de religieux présents aux armées; on met en regard les paroisses sans pasteurs. Et on se désole. Et moi je me dis : qui sait? Le prêtre français était écouté des femmes et des enfants. Le fond de son angoisse c'était de ne pas avoir l'audience des hommes faits, et d'être privé avec eux de toute espèce de communication. Maintenant, ces prêtres, partout répandus dans les régiments, soldats et souvent aussi officiers de tout grade, de lieutenant à colonel, partout on les rencontre, on cause avec eux. Ils vous parlent. Ils sont comme les autres, et partout ils font comme les autres; ils vous écoutent, et ils pensent à vous. Et tout ce qui relève de la peine et de la souffrance humaines appartient de plein droit à leur domaine. Pour la première fois, l'homme et le prêtre vivent ensemble.

APOSTOLUS.

D'un humanisme chrétien dans le monde paysan

I. — L' « HUMAIN », MOT GALVAUDÉ

On emploie beaucoup, à notre époque, le mot « humain ». Qu'il s'agisse de juger des hommes, des opinions, des systèmes, des œuvres d'art, il est un des plus prestigieux; mais aussi un des plus malmenés. Parce qu'il flatte l'oreille et peut signifier, selon les cas, absolument tout ou exactement rien, on en abuse; et l'abus engendrant le discrédit, il lui arrive de ne plus représenter qu'une notion fort appauvrie de l'humain.

Il y a d'abord l'habitude presque générale de l'appliquer à des actes, à des sentiments qui, précisément, sont très peu humains, en ce sens qu'ils jaillissent tout droit des instincts les moins nobles. Un père dit bien à son petit garçon « Tu n'es qu'un poltron; si tu ne te domines pas, tu ne seras jamais un homme »; mais, au récit d'une des innombrables lâchetés civiques, politiques, professionnelles, qui se commettent tous les jours, le même père dit simplement : « Que voulez-vous, c'est humain ! »

Il y a aussi les gens qui s'en font un code moral, le critère de l'excellence, voire une mystique. Ceux-là le prononcent sur le mode lyrique, et sans sourciller, toutes les fois qu'il s'agit non plus seulement d'excuser, mais d'exalter le triomphe de l'irraisonné sur le raisonné, de l'aveugle sur le conscient, du relâché sur le volontaire, etc., etc.; à telle enseigne que lorsqu'ils disent de quelqu'un : « C'est un être si compréhensif et si humain ! » vous pouvez être sûr que

ce quelqu'un s'est dispensé une fois pour toutes de chercher à comprendre, et qu'il a sereinement abdiqué tout pouvoir.

On édifierait un curieux spécimen humain avec les traits contenus dans ces phrases toutes faites qui circulent à l'occasion d'une mésaventure, d'un scandale privé ou public. Lâche, menteur, jaloux, terre-à-terre, sans parole, vénal, il ignorerait qu'il pût être autre chose. Impossible de dresser la contre-partie : notre vocabulaire actuel ne nous en fournit pas les moyens. Nulle part nous n'entendons ou ne lisons qu'un homme fermement attaché à une règle de vie, loyal, fidèle, incorruptible, capable d'idéal, est par là même humain. Le seul emploi flatteur du mot se trouve dans l'expression qui signifie : exempt de cruauté; et par malheur, il y est impropre, l'homme étant la seule créature cruelle par plaisir.

Au fond de ces abus de langage et de pensée, il n'y a rien d'autre qu'une carence du spirituel. Le vrai chrétien n'y donne guère, bien que, du fait qu'il examine sa conscience, il connaisse mieux que personne la bassesse humaine. Seulement, il sait aussi que cette bassesse n'est pas tout l'homme; à cause de la Rédemption il continue de s'estimer; et sa propre misère ne lui inspire ni sentences désabusées ni transports lyriques; il la confesse tout simplement.

Pour les autres, ceux que gênent les disciplines religieuses et morales ou que la Grâce fait sourire, comme il faut bien se justifier au nom de quelque chose, ils se justifient au nom de l'humain. Et c'est ainsi qu'en beaucoup d'esprits « chrétien » et « humain » finissent par s'opposer radicalement. Nous avons tous entendu des réflexions dans le genre de celle-ci : « Telle personne est trop croyante pour être humaine », ou bien « ... profondément religieuse, mais humaine malgré cela ! ».

Une religion étriquée ou mal comprise a pu contribuer, en certains cas, à créer ce malentendu. Aussi est-il d'autant plus réjouissant pour les catholiques de voir s'accomplir dans les milieux en voie de renouvellement spirituel, parti-

culièrement dans les milieux travaillés par l'Action catholique, une véritable restauration des valeurs humaines.

A l'aide de documents authentiques : lettres, journaux, rapports d'enquêtes, on a pu saisir sur le vif certains signes de cette restauration dans le monde paysan où elle est particulièrement sensible. C'est l'objet de cet article que de les mettre en évidence ; on a essayé de confronter avec la vie féminine paysanne telle qu'elle existe réellement l'idéal jaciste et ses premiers résultats tels qu'ils s'expriment spontanément. A la lumière brutale de la guerre qui, du jour au lendemain, a suscité pour les femmes de la campagne tant de difficultés imprévues, posé tant de problèmes, le rapprochement est encore plus saisissant. Il permettra d'apprécier tout ce qu'il y a de prometteur dans l'effort de cette jeune élite ardente et vraiment semblable, au milieu des masses inertes qui l'entourent, au levain capable de faire lever toute la pâte. « Je veux rendre au Christ mon village », écrit joliment l'une d'entre elles. C'est bien leur but à toutes. Et du même coup on les voit découvrir ou retrouver la valeur humaine de leur vocation de terriennes, sa grandeur, sa beauté, son prix, en même temps que s'épanouissent en elles toutes sortes de richesses et de possibilités.

II. — L'ame paysanne en prison

Cette jeunesse avait-elle donc à se rattacher et à s'épanouir ? Existait-il, existe-t-il encore pour elle un problème de l'humain, un conflit plus ou moins latent entre elle et les conditions de sa vie ? Sur la foi de nombreux témoignages, on peut répondre « oui » sans hésiter. Par ses exigences physiques souvent excessives, par la rudesse de ses mœurs, ses préjugés, ses routines, l'esprit de défiance et de particularisme forcené qui fait le fond du caractère paysan, la vie de la campagne se montre dure et brimante pour la jeune fille, pour la femme. Elle ne lui permet pas de donner sa mesure. Au Congrès jaciste d'avril dernier, Mlle Allaire, la

Présidente de la J.A.C.F., l'a dit tout net aux 25.000 jacistes rassemblés au Vélodrome d'Hiver : « Nous souhaitons... qu'il [le travail] respecte toujours en elles, matériellement et moralement, la dignité et la vocation féminines... Le foyer... Nous demandons à y être collaboratrices et non pas servantes. »

On touche ici à un problème qui dépasse celui du bonheur individuel et du droit de chacun à « se réaliser ». C'est de mission qu'il s'agit, et d'avenir; car s'il est vrai que la femme, comme l'a écrit M. Vialatoux, est l'âme de la vie paysanne, le plein épanouissement de sa personnalité est une question vitale. Mise à même d'accomplir sa vocation de gardienne et maîtresse du foyer, de collaboratrice de son mari, d'éducatrice de ses enfants, elle préparera pour les générations à venir la réhabilitation de la terre. Réduite à un rôle secondaire, souvent humilié, elle ne fera que perpétuer ses propres rancœurs et ses désenchantements.

Les *Dossiers de l'Action populaire* ont publié, l'année dernière, une enquête dont l'objet était étroitement lié à la question que nous traitons ici : « Les jeunes filles sont-elles responsables de la désertion des campagnes ? » Il y est révélé qu'en bien des cas c'est poussées par le désir d'une vie plus affinée et plus libre, et non par la convoitise de salaires plus élevés, que les jeunes filles ont abandonné la campagne; ou encore « par honte d'être appelées paysannes et des besognes qui leur sont imposées ». — Les lignes suivantes, extraites d'un article paru le 20 avril dernier dans les *Études* sous le titre « Paysannes », confirment ce témoignage. Il s'agit du brusque passage des petites rurales, vers la douzième année, de l'école à la ferme, transition difficile, « dont plusieurs demeurent marquées », dit l'auteur anonyme de l'article.

Telle petite, au sortir de l'école, après le certificat d'études, se révélait gamine, turbulente, respirant le jeu et l'étourderie. Trois ans après, on la retrouve fermée, gauche, sans spontanéité, incapable désormais de s'exprimer ni de s'intéresser à rien. On a l'impression que quelque chose s'est arrêté en elle, où s'alimentait naguère son ardeur de vie, sa meilleure richesse d'âme... Dans la ferme solitaire, d'où elle ne sortira plus que pour les offices, la

petite passe aussitôt dans le clan des grandes personnes... Or, à cet âge où l'on sent en soi tant de possibilités et de rêves, tant d'ardeur et de trouble, où l'on s'enthousiasme si vite, où l'on se fausse si facilement, où tant de problèmes se posent : le travail, le sérieux, l'amour... la solitude est un privilège redoutable. Elle est totale...

Pour la plupart, la transition est difficile : l'acquit d'indispensables qualités professionnelles et ménagères, ne s'obtient d'ordinaire qu'aux dépens des qualités d'esprit et de cœur. L'équilibre n'est jamais réalisé entre les besoins d'une intelligence restée ouverte, qui devrait continuer à s'enrichir, et la servitude absorbante du travail. Comment se défendre contre l'implacable routine? Toute initiative devient une prouesse quasi impossible. « Quand on était à l'école, disait une petite à qui l'on demandait un effort, ça allait bien, mais maintenant on est devenu si bête! » Aveu douloureux d'une adolescence humiliée et moralement abandonnée, qui explique cette sauvagerie un peu gauche, cette impression d'infériorité vis-à-vis des compagnes du bourg, cette honte parfois d'être restées paysannes...

Il suffit d'avoir vécu quelques années à la campagne et de s'être mêlé aux milieux paysans pour reconnaître la vérité de ce portrait. Ces visages timides et contraints d'adolescentes, ces regards circulaires qui devant une question quêtent l'approbation des voisines, cette crainte de s'avancer, de se singulariser, qui ne les a rencontrés? Et qui n'a été frappé de ce fait que, là où quelques années auparavant il y avait un groupe d'enfants spontanées, aux caractères divers, nettement accusés, parfois originaux, il n'y a plus maintenant qu'un rond de grandes fillettes étrangement uniformisées. Tempéraments, réactions, jugements, tout s'est nivelé, conformé à un même type. Sauf exceptions, bien entendu, les personnalités se sont effacées. Pourquoi cela? L'auteur des *Études* nous donne la clé du mystère : isolement, joug austère du travail, routines, étreinte d'un monde fermé de toutes parts, d'un « *Poids des ombres* » qu'on n'espère ni vaincre ni écarter. Et pourtant, chacune de ces jeunes filles a une œuvre personnelle, unique à accomplir; chacune a sa marque propre à laisser sur des êtres et sur des choses, sa parcelle de création à donner.

III. — Réalisme de l'idéal jaciste

Ce quelque chose où s'alimentait naguère son ardeur de vie, sa meilleure richesse d'âme, voilà ce que la J.A.C.F: est venue rendre à la jeune paysanne. L'œuvre n'est qu'amorcée, car le mouvement n'a guère plus de trois ans d'existence. Mais déjà les fruits en sont tels qu'on a pu, quelque part, émettre le vœu que « la J.A.C. fasse du bon et rapide travail; sinon bientôt les J.A.C.F. ne trouveront pas de compagnons dignes d'elles »!

C'est que, par tout ce qu'il propose comme par tout ce qui le compose : principes, esprit, méthodes, l'idéal jaciste répond merveilleusement aux aspirations du monde féminin des campagnes. D'ailleurs, ce qui ne lui semblerait pas absolument adéquat à ses besoins propres, cette jeunesse pratique et réaliste le rectifie, forgeant elle-même au jour le jour l'outil dont elle sent la nécessité. Elle a le sens et le goût du concret, redoute les bavardages inutiles et le bluff, sait tirer parti d'une enquête parce qu'observatrice, capable de s'appuyer sur les faits, et directe dans ses réponses.

Tout d'abord, dans le fait de l'unité jaciste, ces solitaires, ces dispersées trouvent un puissant levier d'action apostolique et, en retour, une source de joie pour le cœur. Dans les lettres, adressées de toutes les sections de France au Secrétariat général dès les premiers jours de la guerre pour affirmer la volonté unanime de maintenir à tout prix, plus que jamais, l'activité jaciste, les mots « idéal commun », « unité jaciste » reviennent avec une insistance qui révèle leur emprise et les aspirations auxquelles ils répondent. Ce qu'ils évoquent, ce n'est pas l'abstraite et vague solidarité qui unit des gens de même caste; c'est un lien réel, personnel, de province à province, de section à section. Ce sont des noms propres auxquels se rattachent, avec les préoccupations de l'œuvre commune entreprise, la notion de certains problèmes, de certaines difficultés, de certaines particularités de vie. Unies par-dessus les limites de leurs villages, de

leurs horizons pour conquérir à Dieu chacune son coin de terre, toutes découvrent avec une joie vibrante que cette fraternité n'est pas un vain mot. Les hasards de la guerre, et surtout le grand mouvement d'évacuation qui fait refluer vers le Centre et l'Ouest les populations des frontières, multiplient ces expériences :

Je suis allée voir X..., écrit une jeune fille, dont la province vient d'accueillir, parmi des Alsaciens, une sœur jaciste. Je n'avais jamais touché d'une façon aussi palpable l'unité jaciste. Quoique de pays totalement différents, on avait mêmes chants, mêmes expressions, même esprit. On aurait vraiment dit qu'on se connaissait depuis toujours.

D'une autre :

Combien on se rend compte de plus en plus de la profonde unité de notre mouvement et du soutien qu'il offre à toutes celles qui y sont attachées... elles l'ont senti : hors du mouvement, où trouvent-elles l'amitié vraie pour vivre l'épreuve ensemble?

Or, rien n'est plus propre que la vraie solidarité à éveiller le sens de la valeur individuelle et du prix de chaque effort; rien n'est plus stimulant pour chaque unité d'un mouvement collectif que le vif sentiment de la réalité de ce groupe. Arrachées à leur solitude, ces jeunes filles trouvent une issue pour les élans de leur cœur et de leur imagination dans la pensée qu'elles partagent avec des centaines de compagnes disséminées sur la terre française leurs rêves de vie meilleure, leurs désirs d'apostolat, leurs peines, leurs travaux. Une issue, mais non pas une évasion; au contraire :

Je vois, écrit une Jaciste de l'Est menacée d'évacuation, qu'en moi grandit l'amour pour la terre, pour la campagne, pour le pays; en un mot, je vois que je suis jaciste, et je voudrais que toutes les jacistes qui me sont confiées par la J. A. C. F. se rendent compte de cet amour qui en ce moment dort peut-être encore chez elles.

Que l'on songe ici à ce qui donne à la vie paysanne son caractère propre, et du même coup à la J.A.C.F. ses immenses possibilités : la profession, à la campagne, ne se sépare

pas de la vie. Les deux choses n'en font qu'une, de telle sorte qu'il ne s'y présente pas de problèmes strictement féminins, mais que le problème féminin est présent partout : aux champs, à la maison, au village. Une ferme, une métairie ne sont pas, comme une usine, un lieu où l'on ne fait que travailler, et dans lequel un groupe en quelque sorte artificiel s'est constitué. C'est un milieu naturel; c'est une maison où l'on naît, où l'on vit, où l'on meurt, où se présentent tour à tour tous les aspects de la vie humaine, toutes ses étapes, toutes ses phases, tous ses problèmes. C'est dire que, chrétienne, elle s'élève tout entière au-dessus de son labeur lourdement matériel, et que, déchristianisée, elle sombre avec lui dans une misère profonde. L'Action catholique a donc ici à s'emparer d'un tout; mais elle fait également appel à tout l'être. Et c'est sans doute, pour une large part, à la diversité des éléments sur lesquels elle a prise qu'elle doit d'être à ce point formatrice. Les jacistes reconnaissent elles-mêmes ce qu'elles doivent à leur mouvement au point de vue du développement général :

Elles [les réunions jacistes] nous laissent la certitude de la puissance de notre idéal : telles jeunes filles, *l'année dernière insignifiantes, sont devenues par la J. A. C. F. des apôtres et des chefs.* Très petite minorité, mais dont l'influence rayonnante s'étend. Joie de sentir vibrer les mêmes désirs chez les jeunes qu'on y rencontre.

Dans le désarroi des premières semaines de guerre, des jacistes d'une localité ont fait le journal. Cette nouvelle suscite l'enthousiasme d'une section non encore affiliée, émerveillée « de voir que de vraies paysannes comme elles étaient capables, avec de la bonne volonté, de faire de belles choses ».

IV. — La génération qui fera la relève

La guerre, en vidant les villages de leurs jeunes hommes, n'y a pas seulement semé l'angoisse et les difficultés matérielles. Des problèmes nouveaux, tout à fait étrangers à la

vie quotidienne, se posent du jour au lendemain devant les femmes sur qui retombent travaux et responsabilités. Il est frappant de voir avec quelle clairvoyance ces jacistes de dix-huit, vingt, vingt-cinq ans ont tout vu, tout pressenti, allant droit à l'essentiel, avec quelle rapidité elles s'adaptent, trouvant dans leur bon sens aiguisé par l'esprit de foi les solutions les meilleures ou bien confessant simplement leurs perplexités : « Pour le moment, je ne vois pas clair; je réfléchis. » Car c'est un fait d'expérience, confirmé ici une fois de plus, qu'une foi vive, nourrie, conquérante, donne de la pénétration à l'esprit, de la fermeté au jugement. L'habitude de voir êtres et choses par le grand côté élargit l'intelligence. La soumission filiale du chrétien à son Dieu le forme au choix des décisions les plus raisonnables, le délivre de mille hésitations inutiles, en définitive fait pour lui de la liberté avec des contraintes. On voit couramment des gens médiocrement doués au point de vue intellectuel, ou bien naturellement enclins à l'erreur, ou encore chancelants et instables, dont une solide vie chrétienne finit par redresser et fortifier le jugement et maintient l'équilibre, jusqu'à les rendre capables d'une sagesse très au-dessus de leurs possibilités naturelles.

N'est-ce point cet épanouissement des dons et des facultés dans le climat de la grâce, que David a chanté dans le Psaume 118 ?

J'ai couru dans la voie de vos commandements lorsque vous avez dilaté mon cœur.

J'ai surpassé en prudence les vieillards même depuis que je fais que vos oracles sont le sujet de ma méditation continuelle.

J'ai surpassé en prudence les vieillards même depuis que je fais mon étude de vos commandements.

Par vos ordonnances, je deviens intelligent.

L'esprit de conquête est un esprit de hardiesse et d'initiative. On voit ces petites campagnardes, arrachées à leur timidité naturelle, se faire responsables de la vie chrétienne du pays et, là où le curé vient d'être mobilisé, organiser chaînes de prières et de communions, catéchismes, etc., veiller à la sauvegarde des jeunes filles dans les villages où

réside la troupe, se préoccuper de la lutte contre les fausses nouvelles, parer aux risques de découragement, prévenir le pessimisme. Le 20 septembre, trois semaines après la déclaration de guerre, l'une d'elles fait part de cette suggestion dont la belle indépendance d'esprit étonnera ceux qui connaissent le formalisme timoré de la campagne :

Il faudrait [pour maintenir le moral] organiser dans les pays des réunions de familles avec des jeux et des chants, tout ceci adapté bien entendu.

Il nous sera quand même possible de faire un peu de bien personnel, écrit une autre, en faisant des travaux plus pénibles, car la terre ne doit pas cesser de nourrir faute de paysans, et en faisant provision de courage et d'optimisme pour que le moral reste bon. Il me semble que, comme cela, nous sommes les soldats de chez nous...

Le travail s'est accru partout de celui que les pères, les frères, les maris mobilisés ont laissé derrière eux; en maints endroits il est écrasant. On n'en abandonnera pas pour autant l activité jaciste. « Plus que jamais » semblerait un mot d'ordre imposé si les cachets de la poste au coin des enveloppes ne témoignaient de l'unanimité avec laquelle la même résolution a jailli spontanément du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest. Et pour l'exprimer, ces petites filles qui ne possèdent que leur certificat d'études trouvent des mots d'une mâle énergie, d'une réelle beauté :

Notre volonté de tenir... et de poursuivre l'action jaciste avec ses responsabilités plus lourdes, à travers la tragique épopée de la guerre, nous remplit le cœur de joie. Ce sera l'*Étape héroïque* de notre J. A. C. F.

Mais ce sont les grandes questions d'éducation, de redressement moral, de pénétration chrétienne dans tous les rouages de la vie familiale qui occupent au premier chef les militantes. Elles s'y révèlent bonnes et souvent fines psychologues, d'une psychologie vraie surtout, point littéraire, mais pratique, tenue au niveau des réalités. L'esprit d'apostolat a développé nettement ce don chez certaines d'entre elles, non pas dans le sens de la vaine analyse ou de

la critique desséchante, mais dans celui d'une chaleureuse sympathie. Il y aurait beaucoup à dire sur la « J.A.C.F. école d'éducatrices », et la place manque. Mais on y reviendra s'il se peut. Un fait certain est que avec des dons infiniment précieux qui, peut-être, fussent demeurés toujours en veilleuse, la J.A.C.F. prépare de futures mères de famille qui sauront élever leurs enfants :

Il faut envisager la préparation à la vie tout court, dit l'une d'entre elle, à propos de la formation des militantes; il faut former des femmes fortes.

A propos de l'enquête sur la désertion des campagnes dont il était question tout à l'heure, le R. P. Robinot-Marcy définit ainsi les causes des faits qui rendent tragique le problème paysan :

C'est, écrit-il, l'existence d'un milieu rural qui n'a pas pris conscience de lui-même, d'un milieu qui dépend de tout ce qui l'entoure, d'un milieu dont personne n'a jusqu'à présent respecté la personnalité vraie, et que l'on n'a pas aidé à se trouver.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que personne ne pouvait, de l'extérieur, rendre au monde paysan le sens de sa vocation — car il y a bien une vocation paysanne. Il est, ce monde, beaucoup trop défiant, trop impénétrable, gorgé de trop d'amertumes aussi, peut-être, par ceux qui ne l'ont en effet ni respecté ni aidé. Il fallait qu'il entreprît de se sauver lui-même. Ce salut est en voie de réalisation; il sera l'œuvre de l'élite chrétienne dont j'aurais voulu mieux traduire les élans si vrais, si chaleureux, et dire combien, vue de près, à travers des souvenirs personnels qui restent très chers et des témoignages qui le deviennent aussitôt, elle vous prend le cœur. Œuvre de longue haleine... il y faudra beaucoup de temps, de patience et d'efforts. Mais la race est riche, pleine de ressources dont les meilleures ne sont pas tant sa modération, sa sagesse, son courage, sa ténacité, qu'un fond d'hérédités et de traditions spiritualistes que la jeunesse chrétienne fera revivre.

Le rattachement à la terre, le retour au respect de la

femme, de la famille, des enfants, sont liés à ce réveil. Et aussi toutes sortes de sentiments nobles et délicats dont la présence donne à la vie une certaine grâce, une forte saveur, cet affinement que souhaitent tant de petites paysannes d'aujourd'hui. Savent-elles combien de sources de bonheur, de beauté, de poésie sont cachées sous les épines de leur vie austère ? Quelques-unes, poètes sans le savoir, en ont le sentiment ou le pressentiment et trouvent pour le dire de bien jolis accents :

J'ai retrouvé ma famille — écrit dans la joie du retour, après plusieurs années de vie citadine, une jeune femme de chambre qui revient à la terre — j'ai retrouvé mon cher pays de Beauce, avec ses grandes meules et tous les petits clochers qui se dessinent à l'horizon... J'aime la campagne et je demande à Dieu la grâce d'y vivre toujours...

Et je ne puis m'empêcher de citer, pour finir, le mot d'un paysan de grande race chrétienne, poète lui aussi sans le savoir et mort depuis bien longtemps. C'est tout un passé qu'il évoque, toute une famille de serviteurs et de servantes à laquelle une autre famille garde une tendre reconnaissance, car bien plus encore que des douceurs elle lui doit une part précieuse du meilleur d'elle-même; ceux-là furent des amis et celles-ci des éducatrices. Il évoque surtout la femme à laquelle il rend hommage. C'est un mot de la vieille France, un vrai mot de l'amour courtois. Le voici : cet homme, d'allure sauvage, volontiers silencieux et taciturne, était un mari fort épris; et lorsqu'il cherchait sa femme à la magnanerie, dans la maison ou dans le jardin : « Je cherche mon bonheur », disait-il.

A qui ce mot fait-il plus d'honneur, au paysan qui le prononçait ou à la paysanne qui le méritait ?

MARCELLE MAGDINIER.

L'Éducation selon l'Esprit

De tous les problèmes qui préoccupent en ce moment ceux qui ne portent pas les armes, il n'en est pas de plus important ni de plus urgent que le problème de l'éducation. Aussi le livre de Mme Daniélou, *L'Éducation selon l'Esprit* [1], vient à son heure parmi les forces de redressement moral qui coopèrent au salut du pays.

Et l'efficacité de cette force est d'autant plus grande que Mme Daniélou ne sacrifie pas aux idoles du jour : le sang, la race, la collectivité, mais se place résolument au centre du problème qui est la personne humaine.

Ce qui compte chez les bêtes, c'est la race.

Ce qui compte chez l'homme, c'est la personne.

Nous avons retrouvé cette note prise à une conférence du P. Maydieu : elle nous semble éclairer les événements contemporains et Mme Daniélou aurait pu la mettre en épigraphe à son livre. Amener la personne à son point de maturité, tel est le rôle grandiose qu'assigne l'auteur à ceux qui ont mission d'élever des enfants et d'en faire des hommes, c'est-à-dire des êtres doués de raison et de volonté, des êtres libres, en un mot, des personnes.

Dès les premières lignes, Mme Daniélou situe le plan où elle s'engage. Ce plan est celui de la vie totale où tous les éléments bons de l'enfant trouvent leur développement harmonieux. Vérité et amour, tel est le double flambeau qui va guider le travail de l'éducateur : « L'éducation est un privilège autant qu'un service, la première chose que nous devons dire de l'éducation, c'est qu'elle est une œuvre d'amour. »

Mais l'auteur sait bien qu'il serait utopique de vouloir rêver pour tous la même éducation. Elle ne craint pas de marquer résolument la différence entre l'éducation qui s'a-

1. Un volume, Plon, Paris.

dresse à la masse, dogmatique, faite de formules frappantes et de cadres rigides, sollicitant la mémoire plus que l'intelligence et faisant un appel constant à l'autorité, et l'éducation libérale et personnelle, l'éducation selon l'Esprit, convenant à un petit nombre d'âmes, à une élite, recrutée non pas dans une classe privilégiée, mais partout où se révèlent des dons d'exception, ce qui est la vraie notion de l'élite.

Mère de famille, agrégée de l'Université, fondatrice d'une école normale destinée à la formation des professeurs d'enseignement secondaire, de cours secondaires et primaires qui appliquent ses principes et ses méthodes, directrice de la revue *Culture*, Mme Daniélou nous livre en deux cents pages les réflexions et les observations de toute une vie consacrée à l'éducation. C'est dire la richesse de substance de son ouvrage, écrit dans une langue pure et dépouillée, d'une rare distinction. On ne résume pas ce livre. Tout au plus pouvons-nous en indiquer les idées maîtresses.

Ce qui frappe le plus, c'est l'universalité de la pensée qui s'en dégage. Il semble, et c'est là peut-être son mérite le plus précieux, que tout père de famille un peu conscient de sa dignité et de sa charge, en même temps que de son bonheur, que tout éducateur soucieux de la perfection de son art — car l'éducation est un art — y doivent reconnaître des idées familières et maintes fois éprouvées. C'est dire la valeur classique de ce livre qui marquera une date parmi les ouvrages consacrés à l'éducation.

Mais si les perspectives en sont si larges et si lumineuses, si l'air qu'on y respire est si pur, si vivifiant, n'est-ce pas que l'on y trouve, par-delà la personnalité de l'auteur, l'expérience séculaire des âmes élaborée par la religion catholique ?

En d'autres termes, Mme Daniélou aurait-elle pu écrire ce livre si, en même temps qu'une éducatrice avertie de toutes les ressources de son art, elle n'avait été une chrétienne profondément croyante et hautement informée des richesses de sa foi ? Le christianisme n'est-il pas la seule valeur spirituelle de tous les temps qui rende compte à l'homme du pourquoi de sa destinée, qui intègre dans une explication de l'homme la souffrance, la mort, les perspectives de l'au-delà ? Au seuil de toute entreprise d'éducation, ne pourrait-on poser en principe que plus l'on s'efforcera de rapprocher

l'enfant et l'adolescent du but surnaturel pour lequel ils ont été créés, plus on réalisera leur nature d'homme dans sa perfection. Ainsi se fonde le problème de l'humanisme catholique.

Mais Mme Daniélou a l'esprit trop juste pour négliger, parce qu'elle est chrétienne, les valeurs proprement naturelles. Au contraire, elle sait que ces valeurs sont la base, le point de départ de vertus plus hautes et qu'il faut se garder d'arracher le bon grain en détruisant l'ivraie : « C'est là le véritable humanisme, de tout respecter dans l'enfant, de ne rien détruire de ce qui peut être utilisé, sauvé, sanctifié. »

Mme Daniélou distingue dans l'histoire des âmes à cultiver deux moments successifs qui offrent des caractères bien tranchés : l'enfance et l'adolescence.

L'enfance est un jardin clos : « Le monde des enfants est un monde à part. Il faut pour y pénétrer oublier le nôtre. »

Trop courtes sont les pages consacrées aux enfants, mais remplies de notations prises sur le vif.

Nous voyons ces enfants former un microcosme avec ses lois propres : l'insouciance, la simplicité, l'offraude de soi spontanée, l'ingénuité de cœur, la pureté, toutes vertus évangéliques, qu'ils possèdent comme par nature. Et c'est pourquoi le Christ recommandait à ses disciples de ressembler aux petits enfants s'ils voulaient entrer dans le royaume.

L'enfant a une vision directe et neuve de l'univers. Il découvre à chaque instant la nature et invente des rapports analogiques entre les choses. Nous nous souvenons de ce mot d'une petite fille de trois ans revenant le soir à travers les bois de Versailles et montrant à sa mère le croissant de la lune : « Regarde, maman, la banane dans le ciel. »

Mais l'enfant est malléable, impressionnable, doué d'un étonnant mimétisme. D'où l'importance extrême du milieu au point de vue éducatif : « Il n'est pas bon qu'un enfant connaisse trop tôt certains drames de famille, l'âpreté des questions d'argent, les ambitions rivales, les passions brûlantes, toutes les formes de l'angoisse humaine. Il faut d'abord fortifier son cœur et son esprit dans un milieu paisible et pur, et peu à peu l'initier avec un certain recul aux conditions vraies de la vie. » Rappelez-vous la malédiction proférée par le Christ contre ceux qui scandalisent les enfants.

Bien vite, sous l'influence du milieu, l'état d'enfance se

modifie. L'adolescent est un être instable, où les apports de l'extérieur se mélangent avec les éléments innés, déterminent des réactions, toute une fermentation où se dessinent les grandes lignes de l'homme nouveau.

Cet âge, que l'on appelle ingrat, doit être considéré « comme un âge privilégié, riche d'éléments positifs et personnels, auxquels il ne manque que de s'harmoniser ». L'adolescent est à la recherche de son équilibre : le rôle de l'éducateur est de l'aider dans cette recherche, « à développer tout ce qu'il porte en lui et en même temps à s'adapter à son temps et à son milieu ».

Mme Daniélou glisse sur les moyens employés dans l'éducation des enfants. Aussi bien une abondante littérature pédagogique les a-t-elle vulgarisés. Son propos est de montrer comment l'éducateur ou l'éducatrice peuvent prendre de l'influence sur les adolescents, les aider à clarifier leurs multiples tendances, à les ordonner, à les hiérarchiser. Il s'agit vraiment d'un contact d'âme dans cette éducation libérale et personnelle de l'élite, d'une influence exercée de l'intérieur par l'Esprit.

Cette éducation profondément spiritualiste a un double aspect, intellectuel et moral. La formation de l'intelligence, Mme Daniélou la demande à l'étude des langues anciennes, à la littérature antique et moderne, pour tout dire aux humanités classiques. La valeur formatrice n'en a-t-elle pas été reconnue au cours des siècles et les hommes et les femmes qui en ont bénéficié n'ont-ils pas agi sur leur société et sur leur temps comme un levain ?

Si les sciences donnent barre à l'homme sur la matière, elles ne peuvent prétendre remplacer les humanités classiques pour faire acquérir cette sagesse qui consiste essentiellement à savoir hiérarchiser les biens, mettre chaque chose à sa place, faire triompher l'âme sur les forces inférieures, utiliser celles-ci au profit de l'esprit.

N'y a-t-il pas crise des élites, lorsque les humanités classiques sont méconnues ? Avant que l'adolescent se spécialise, il est indispensable de lui donner cette formation générale qui lui permettra, au cours de sa vie, de porter, en toute rencontre, surtout imprévue, des jugements de valeur, et donc d'agir en homme intelligent et libre, capable de prendre parti entre les innombrables sollicitations qui l'assail-

lent. Ainsi réalisera-t-il pleinement sa personnalité, pour le meilleur profit de la société dont il est membre et qui ne vaut que ce que valent chacun de ses membres.

Alors intervient l'autre aspect du problème de l'éducation : l'aspect moral. De même que l'atmosphère dont est entouré l'enfant joue un rôle prépondérant sur le renforcement de ses bonnes tendances et l'élimination de ses mauvais instincts, de même l'influence prise par l'éducateur sur l'adolescent peut aider celui-ci à se trouver lui-même, à équilibrer la part d'originalité foncière qu'il porte en soi et l'adaptation nécessaire à la vie sociale pour laquelle, sauf vocations exceptionnelles, il est fait.

Mais l'éducateur ne pourra exercer cette influence féconde sur les adolescents que s'il est lui-même une valeur spirituelle et morale, que s'il garde constamment devant les yeux la grandeur du but qu'il se propose. Il faut, pour réussir dans la mission éducatrice, un ascendant personnel qui résulte parfois de qualités physiques et de titres acquis, mais surtout d'une foi profonde : « Il faut être unifié soi-même pour aider efficacement les autres... Les sceptiques, les pessimistes n'aiment pas les enfants et ne s'en font pas aimer. Ils n'ont rien à faire avec eux. »

« Un éducateur véritable ne dépréciera jamais les dons naturels qu'il doit développer dans les enfants, ni la grandeur des œuvres de l'esprit, ni l'éclat et la beauté du monde, ni l'intérêt et la saveur de la vie, ni la sainteté du travail, ni l'efficacité de l'action. »

Aussi un rare ensemble de qualités est-il requis de l'éducateur selon l'Esprit : simplicité, optimisme, équilibre de la raison et du sentiment, culture approfondie, don d'analyse et d'observation, conscience de sa responsabilité, amour désintéressé des âmes, foi profonde qui assure l'unité de la personne. Plusieurs de ces qualités s'acquièrent ou se développent, mais certaines sont innées : l'optimisme, l'observation, l'intuition.

Une condition qui nous semble essentielle pour que l'influence d'un éducateur ou d'une éducatrice produise tous ses fruits, c'est le désintéressement : « On ne devrait confier l'éducation des enfants qu'à des personnes très équilibrées, purifiées de leurs passions, vraiment libres de cœur, sans esprit de propriété. »

C'est que l'on forme les enfants et les adolescents non pour soi, mais pour eux-mêmes, pour la société dont ils sont membres, pour le Père céleste dont ils sont les créatures et qui les veut pour lui puisqu'il est tout leur bien.

Quand Mme Daniélou parle de l'adolescence, il est à noter qu'elle a surtout en vue l'éducation des jeunes filles et cela nous vaut une série de remarques extrêmement fines sur les divers types de caractères féminins, sur les réactions produites dans les groupes suivant l'influence du professeur ou de l'éducatrice, sur les dangers mêmes de l'influence par excès ou par manque.

Mme Daniélou sait qu'une éducation n'est vraiment substantielle, assurée d'une efficacité totale — et encore l'œuvre est-elle toujours en danger de périr, fragile de la fragilité même de l'homme — que si elle fait participer les adolescents à la religion révélée qui est vie et vérité, que si elle met l'amour du Christ au centre de leur vie, car nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils l'a révélé. Cette religion qui achève l'œuvre vivante de l'éducation n'a rien de commun avec les formules vides et les pratiques mécaniques. C'est l'habitation du Saint-Esprit dans l'âme, et pour gagner cette présence divine, il faut apprendre à l'âme à se dépouiller d'elle-même, par l'ascèse chrétienne dont l'importance est primordiale même chez les enfants : « Les premières expériences religieuses de l'enfant sont liées à des actes moraux : un tort reconnu, un pardon accordé, une aumône secrète et vraiment coûteuse. »

Nous aurions voulu faire saisir le nombre et la richesse des aperçus du livre de Mme Daniélou. Publiées en pleine tourmente, en pleine réaction du pays contre un mal dont il ne veut pas périr, ces pages prennent valeur de manifeste. Face à la barbarie hitlérienne, à la condition lamentable où cette barbarie a réduit la jeunesse d'outre-Rhin, fortes des éternels principes résumés dans l'encyclique *Summi Pontificatus*, des traditionnelles et séculaires expériences de la civilisation chrétienne, elles proclament une fois de plus la valeur de la personne humaine rachetée par le sang du Christ — j'ai versé telle goutte de sang pour toi — et les droits de toute âme à cette vie supérieure de l'esprit qui ne peut se développer que dans la Liberté des consciences et la Charité des cœurs.

Yves Sjöberg.

A TRAVERS LES REVUES

Dans *Votre Jeunesse* [illegible] février 1940 et dans *Le Livre des Jeunes* [illegible] février-mars 1940, M. le chanoine J. Cardijn développe un sujet que les permanents de la J.O.C. ont récemment étudié avec lui. Il y aborde des problèmes d'une extrême importance : voici les principaux passages de ce remarquable article, du point de vue spirituel qui est le nôtre.

La J.O.C. devant l'après-guerre

Après la guerre de 1930

La révolution sociale et politique commencée en 1918 sera accentuée par la guerre présente et portée à ses conséquences extrêmes. Les négligences et les erreurs qui furent la cause de la guerre actuelle provoqueront une révolution morale et spirituelle qui voudra surtout prévenir le retour des calamités présentes et préserver l'humanité de l'épée de Damoclès continuellement suspendue sur sa tête.

Contre la violence et l'abus de la force

Il y aura une aspiration universelle à ne plus être conduit par la violence, l'abus de la force, le mensonge, la passion. On voudra chercher des principes de morale et de droit reconnus par tous les hommes et qui deviennent la base intangible des relations nationales et internationales vraiment pacifiques; qui assurent le progrès véritable de tous les peuples. Les hommes et leurs gouvernements seront obligés de reconnaître les réalités spirituelles, seul fondement inébranlable de la personne humaine, de la famille humaine et de la société humaine. Dieu, le Christ, l'âme, la vie éternelle seront les problèmes les plus immédiats et les plus actuels de l'après-guerre.

Unité spirituelle et morale

Cette unité spirituelle et morale de toute l'humanité serait grandement facilitée par le retour à l'unité de toutes les Églises chrétiennes séparées qui doit être une des aspirations les plus ferventes de toute âme éprise du progrès et de la paix parmi les hommes. Mais elle sera surtout la mission du laïcat, de l'apostolat laïc organisé, de l'Action catholique, qui devra montrer pratiquement dans tous les domaines de la vie que, sans les réalités spirituelles, les plus belles théories du droit et de la morale ne sont qu'un verbalisme creux et qu'un nominalisme trompeur. Le bien et le mal, le droit et le devoir, la vérité, la justice, la charité, la fraternité, l'égalité ne seront jamais que des mots sonores, des idées irréelles, sans l'existence de Celui qui les incarne dans son Essence éternelle et dans sa perfection infinie et qui les garantit par sa toute-puissance divine. L'unité spirituelle et morale de l'humanité postule la reconnaissance du vrai Dieu, créateur et rédempteur, la reconnaissance de la véritable Église, porte-parole et dépositaire infaillible de sa vérité et de sa grâce.

L'éducation de la masse

Cette aspiration vers la vraie Paix, basée sur la justice et sur la charité, favorisera partout les mouvements créés pour l'éducation de la masse dans le sens spirituel et moral. La masse a été trop longtemps la proie facile de l'erreur, du mensonge et de l'exploitation à cause de son ignorance et de son abandon. Cette aspiration vers une formation générale, vers un humanisme chrétien qui inspire à tous des principes de vie devra surtout être exaltée parmi la jeunesse par un mouvement de régénération et de libération assez puissant pour entraîner tous les jeunes dans des organisations qui poursuivent cette formation spirituelle et morale jusqu'au mariage. L'Action catholique devra orienter les élites vers cette conquête de la masse, en exploitant les besoins fondamentaux que la guerre aura fait naître et qui sont à fleur même chez des consciences hier encore aveuglées par le matérialisme et par le scepticisme.

Un esprit nouveau

C'est un esprit nouveau à créer et à former partout; ensemble on veut construire la paix. Une victoire militaire peut la préparer,

seule une victoire morale persévérante et désintéressée, faite de nombreux triomphes sur l'égoïsme individuel et collectif pourra l'édifier lentement et définitivement. Non une paix bâtie sur le sable des passions, mais sur le roc des convictions puisées à la seule doctrine de vie éternelle. Cet esprit nouveau exigera que l'Action catholique soit de plus en plus orientée vers l'influence à exercer sur la grande masse, afin de diriger l'opinion publique et de devenir l'école de vie indispensable au redressement moral et spirituel de la population.

Les jeunes travailleurs seront plus que n'importe qui touchés par les problèmes de l'après-guerre. Ceux de quatorze à vingt ans qui entreront au travail, les démobilisés qui y rentreront, tous seront influencés par les remous de l'opinion publique. Seront-ils emportés par des idéologies apparemment généreuses, mais dangereuses pour l'Église et pour la société ? Écouteront-ils des prophètes nouveaux qui prêcheront un nouvel idéal social répondant aux nouvelles aspirations, mais trompeur tant de la part de ceux qui le prêchent que dans les moyens qui sont proposés pour le réaliser ?

La démobilisation entraînera fatalement une période de réadaptation plus ou moins longue, toujours difficile. Aurons-nous la dévaluation, le chômage ? Ce sera en tout cas une période troublée qui affectera les jeunes travailleurs.

Malheur pour eux-mêmes et pour la paix, si à cette heure les jeunes travailleurs restent abandonnés à eux-mêmes. Ce sera une heure décisive pour leur avenir et par conséquent pour l'avenir de la classe ouvrière, de l'Église et de la Patrie.

Le mouvement qui parviendra à les galvaniser sera un mouvement sauveur.

Des objectifs passionnants

Il faut d'emblée proposer à la jeunesse ouvrière, à l'élite comme à la masse des objectifs passionnants :

Comment échapper à une nouvelle guerre ?

Comment construire une paix durable ?

Les jeunes travailleurs ont-ils des droits et des devoirs ?

Quels en sont les plus importants ?

Comment assurer l'avenir des jeunes travailleurs ?

Quelle est la mission glorieuse de la jeunesse ouvrière d'après-guerre ?

Comment la jeunesse ouvrière d'après-guerre pourra-t-elle construire un monde nouveau ?

Quel est le chef qu'il faut à la jeunesse ouvrière d'après-guerre ?

Un humanisme ouvrier

Le sauvetage de la jeunesse ouvrière d'après-guerre dépendra de sa formation. Seule une formation générale continuée jusqu'au mariage, non seulement pourra préserver la jeunesse ouvrière des erreurs et des dangers, mais lui permettra d'épanouir les immenses richesses intellectuelles, morales et spirituelles qu'elle porte en elle, et de collaborer ainsi à l'édification d'un monde meilleur. C'est l'abandon et l'impuissance de la jeunesse ouvrière qui a été la cause pendant le dernier siècle de sa perte et de sa déchéance. Les travailleurs deviennent fatalement des machines, des bêtes de somme et des esclaves, si on ne leur assure pas la formation générale à cet âge décisif, qui est l'âge de l'adolescence et de la jeunesse. Une formation scolaire jusqu'à quatorze ou quinze ans exige une formation de vie jusqu'au mariage. La négliger, c'est non seulement perdre les fruits de la formation scolaire, mais c'est faire servir la formation à la ruine intellectuelle et morale des adolescents et des jeunes.

Une culture ouvrière

Les jeunes travailleurs, tous les jeunes travailleurs doivent apprendre *le sens* de la vie, du travail, de l'amour, de la famille et de la société. Il faut leur inculquer *un idéal* de la vie du travail, de l'amour de la famille et de la société à l'âge où ils doivent apprendre leurs responsabilités personnelles, familiales, professionnelles, sociales et civiques. Ne pas leur assurer cette culture ouvrière, c'est priver la classe ouvrière du seul moyen qui puisse la sauver de la déchéance et du malheur, c'est aussi priver la société de la seule force qui puisse la sauver de l'anarchie et de la dictature. La détresse intellectuelle, morale et spirituelle de la jeunesse ouvrière est plus dangereuse que la détresse physique. C'est un crime contre la jeunesse ouvrière et contre le pays que de ne pas prévoir et assurer cette inéluctable nécessité.

Une organisation irremplaçable

Pour assurer cette formation et cette culture, il faut une orga-

création de jeunes travailleurs et de jeunes travailleuses où « par eux, entre eux et pour eux » ils s'entraînent et se forment à cette compréhension, à cet idéal, à cette conquête de vie. Rien n'est capable de remplacer cette organisation première et fondamentale. Elle est à la base de tous les autres services et de tous les autres progrès nécessaires à la jeunesse ouvrière. Elle seule rendra ces services et ces progrès réellement féconds. Aucune objection ne peut prévaloir contre cette nécessité. Les difficultés, les échecs, les insuccès, au lieu de porter à abandonner l'organisation, devraient être des arguments nouveaux pour la vouloir et la réaliser. Elle est, à cette heure décisive pour l'Église et pour l'humanité, une des conditions essentielles du renouveau spirituel et moral qui **seul peut garantir la Paix.**

Une élite dans la masse

Il est inutile de vouloir d'emblée grouper la masse. Le groupement ne serait pas formateur. Mais il faut former l'élite qui, à la manière du levain, travaille la masse. La mobilisation en a été une magnifique illustration. Que n'ont pas réalisé de vrais militants sur le front militaire comme sur le front civil !

C'est à l'influence qu'elle exerce sur la vie, sur le milieu et sur la masse que se mesure la valeur d'une organisation. Celle-ci finira par transformer, entraîner et organiser la masse, si elle a des chefs qui ont appris à exercer cette influence décisive. La formation d'une élite toujours nouvelle, toujours mieux adaptée, toujours plus nombreuse restera la pierre de touche permanente d'un véritable mouvement populaire.

*
* *

L'Église devant l'après-guerre

Les problèmes de l'après-guerre sont insolubles sans l'Église et peut-être que jamais l'Église ne s'est trouvée dans des circonstances plus favorables pour que le monde écoute sa voix pour la solution des problèmes dont dépendent la paix et le bonheur même terrestre de l'humanité. La plupart des pays cherchent aujourd'hui à collaborer avec l'Église. Même les incroyants font aujourd'hui appel à l'Action de l'Église.

LECTURES

• **L'Épée de feu**, par Daniel-Rops. 1 vol., Plon, Paris.

Un roman ? Oui, et dont la perfection technique est extraordinaire. Mais aussi plus qu'un roman, et c'est pourquoi *La Vie Spirituelle* se doit d'en parler.

C'est le drame social et religieux de l'entre-deux-guerres. Une famille « capitaliste », dont les fils s'évadent par dégoût pour chercher à bâtir une nouvelle société juste. Au vrai, l'élan qui les soulève est plus profond qu'un désir de justice sociale. Son vrai nom est Dieu. Dieu se découvre peu à peu dans le roman comme une clarté qui se lève. On vérifie ici que la faim de la justice est le commencement de la béatitude qui nous fait fils de Dieu. « Et ta justice se lèvera comme l'aurore », dit le prophète Isaïe.

Dieu n'est pas expressément présent ni actif en cet ouvrage. Il ne s'agit point, à proprement parler, d'un drame de la grâce ni d'un roman à thèse. Mais plutôt, à travers la complexité des événements et le tumulte des passions, l'exigence de Dieu s'impose. Il semble qu'on ne puisse plus se passer de lui, que ces enfants aveugles attendent inconsciemment « le compagnon invisible qui, le soir, les touchera au front ».

C'est le roman du Dieu absent, dont l'absence même requiert la présence, est déjà une présence.

Il me semble que cette présence absente de Dieu est le thème fondamental — et essentiellement religieux — de l'ouvrage. Il était la lumière du monde et la lumière est venue dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. Là où la voit poindre au fond de quelques cœurs simples, et cela suffit pour que les ténèbres d'autres se soient sinon illuminées, du moins, par contraste, reconnues et supportées comme des ténèbres — ce qui est déjà une condition pour en être éventuellement délivré. La famille Beaucourt n'est point encore illuminée de ses rayons. Déjà pourtant elle se

pose la question : « Avait-il donc raison, Paulin, quand il parlait d'eux tous, les Deaucourt, comme d'aveugles tâtonnants dans la même nuit, à la recherche d'une réalité unique, malgré leurs différences, malgré leurs masques ? Etait-il vrai qu'il y eût devant eux une lumière redoutable, une nappe étincelante qui les empêchait de saisir la vie ?... »

Le roman est grand par l'invisible présence de Dieu où il baigne. Il est grand parce qu'à certains moments le lecteur éprouve comme mystiquement le sentiment de cette présence.

Daniel-Rops s'est élevé ici jusqu'à cette suprême perfection de nous rendre meilleurs, à certains instants privilégiés, par le contact ressenti et communiqué de Dieu parmi les hommes.

A ce titre, son œuvre est bonne et efficace comme un reflet de Dieu. C'est pourquoi *La Vie Spirituelle* tenait, malgré le retard provoqué par la guerre, à en souligner la noblesse et la profondeur religieuse.

• **La Souffrance.** *Réflexions d'un chrétien*, par l'abbé Nédoncelle. 1 vol., Bloud et Gay. 5 fr.

L'auteur n'envisage point la souffrance sans distinguer ses motifs habituels : la mort, les séparations morales, le délaissement, le silence de Dieu. Chacune de ces réalités, tôt ou tard rencontrées par l'homme, fait l'objet d'une méditation lucide, et c'est après avoir lu tout l'ouvrage que le premier chapitre : « Essai de mise au point. Le paradoxe de la souffrance », prend son relief et emporte l'adhésion du lecteur. Il nous semble, d'ailleurs, que ces pages liminaires sont les meilleures : elles analysent les diverses attitudes provoquées par la souffrance et proposent une solution à la fois très humaine et d'un christianisme authentique. L'abbé Nédoncelle proteste contre « l'indifférence masquée de piété », contre une certaine insensibilité devant le deuil, à cause de l'au-delà, alors que notre foi doit « nous faire sentir plus cruellement (que l'incroyant), la responsabilité des personnes dans l'univers, le rôle de l'absence dans l'accomplissement des destinées et le caractère sacré de la fidélité à ceux que nous aimons ». Par ailleurs, l'admirable exemple qu'il propose, celui de l'abbé Bach, montre assez que le chrétien

doit, en même temps, lutter contre l'épreuve avec toute son énergie et bénir les invisibles répercussions de ces souffrances qu'on ne parvient pas à vaincre. On regrette que les autres chapitres ne donnent pas au même degré la sensation du fait vécu et que l'expérience, que l'auteur désire rejoindre constamment, demeure malgré tout « abstraite »; le style lui-même ajoute à cette impression, par son défaut de coloris. Mais il reste certain que l'homme délaissé ou meurtri peut trouver dans ce petit livre — dès là qu'il le lit avec une âme ouverte — le sens providentiel de son épreuve. Ce n'est pas un mince éloge que de parler ainsi d'une telle méditation, consacrée au plus mystérieux des problèmes humains.

● **Huit mystiques espagnols,** textes choisis par Marie de Wasmer. 1 vol., Éditions Corrêa, Paris.

Les huit élus, parmi la *turba magna* des mystiques espagnols, sont Raimond Lulle, Ignace de Loyola, Pierre d'Alcantara, Louis de Grenade, Thérèse de Jésus, Louis de Léon, Jean de la Croix et Marie d'Agréda. Le choix porte principalement sur les grands classiques du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles. Chaque série de textes est précédée d'une courte notice sur les auteurs. Les traductions sont empruntées à des ouvrages modernes, dont la lecture est plus facile, même si le texte n'est pas toujours le meilleur. Ce volume offre à nos méditations une belle et riche matière, admirablement choisie pour soutenir notre espérance dans le temps de l'épreuve.

● **Construction de la Paix.** *Paroles d'un théologien,* par le R. P. Deman. « Chrétienté », n° 3. Éditions du Cerf. 5 fr.

L'auteur de ces pages, écrites avant la guerre, n'eut pas à les retoucher pour leur publication. Les diverses notions engagées dans la plus immédiate actualité relèvent d'une sagesse dont le jugement n'est point conditionné par l'événement. Le prix singulier de l'ouvrage du R. P. Deman est de conduire le lecteur « des appréhensions les plus communes jusqu'aux dernières et décisives exigences de la paix », grâce aux pénétrantes lumières de la théologie. Après la réalité du foyer et l'essentielle valeur qu'est la liberté, la

collection « Chrétienté » aborde ici un des biens humains les plus contestés. En des pages d'une belle plénitude, le R. P. Deman définit la paix comme œuvre de la justice et fruit de la charité. Il éclaire par là même les zones les plus obscurcies aujourd'hui de l'âme des peuples et des individus. Ajoutons que le chapitre intitulé : « Paix chrétienne et technique de la paix » précise heureusement l'indispensable rôle du christianisme en une matière trop épineuse pour que le seul recours aux « forces spirituelles » soit opérant.

• **Péguy, la Patrie charnelle et la Cité de Dieu,** par Paul Archambault. 1 brochure. Bloud et Gay, Paris.

« A la maman, aux jeunes femmes, aux cinq fils mobilisés aux armées », a mis l'auteur en tête de ce petit livre, dont il faut souhaiter la plus large diffusion.

Pourquoi nous battons-nous ? — Pour défendre et sauver des valeurs matérielles et spirituelles — la patrie charnelle et la cité de Dieu — sans lesquelles nous ne saurions plus vivre. Des valeurs qui ont nom *foyer, justice, patrie, culture, liberté, charité, espérance.* Mots abstraits ? Écoutez Péguy vous dire, vous chanter sa foi en des choses qui sont le corps même de notre « cité charnelle » et son âme : sa substance, sa beauté, sa raison d'être.

• **Saint Alphonse de Liguori,** par le P. Berthe. *Vie abrégée,* nouvelle édition. 1 vol. Téqui, Paris.

La grande vie de saint Alphonse par le P. Berthe est bien connue. L'auteur nous en donne un « abrégé » qui compte encore ses 700 pages. Les nombreux amis du saint ne s'en plaindront pas. On peut dire qu'il a touché à tout ce qu'il y eut de grand dans son siècle : il incarne, dans une société qui se décompose, l'esprit chrétien le plus pur et le plus agissant. Il ne réagit pas seulement, il crée, il organise, il innove : il rajeunit et assouplit l'arme de la théologie; il paraît enfin comme un vivant exemple de toutes les vertus qui manquent à son temps et qui lui sont le plus nécessaires.

Notre siècle, en bien des points, ressemble au sien, et la méditation de cette vie est plus qu'un réconfort : une leçon.

• **Saint Philippe Néri** (1515-1595), par André Baudrillart, professeur agrégé de l'Université. 1 vol. Lecoffre, Paris (collection « Les Saints »).

La grande vie de saint Philippe Néri, par MM. Ponnelle et Bordet (Paris, 1928), n'est pas accessible à tous. M. André Baudrillart comble une lacune en donnant au grand public catholique cette brève vie d'un saint extrêmement sympathique et si près de notre psychologie moderne. Ce saint préféré de Gœthe, dont le grand poète reconnaissait les *facultés mystérieuses*, dont il aimait le *bon sens*, l'*activité*, l'*habileté*, la *piété*, l'*énergie*, grâce à ce livre, riche et concis, vivant et aéré, pourra devenir plus familier aux chrétiens soucieux de mieux s'instruire de la voie des parfaits.

• **La Prieure de Bor.** *Histoire d'une fondation dominicaine d'après des documents inédits*, par le P. Lajeunie. Éditions du Cerf.

En quelques mots où se résume le message providentiel d'une vocation, le R. P. Lajeunie présente ainsi la Mère Marie-Anastasie : « Cette pauvre femme, accablée de soucis, comblée de croix, épuisée de travaux et calcinée de prières, cloîtrée enfin dans les tâches médiocres d'une vie sans gloire, mourut dans la joie. » La fondatrice de la Congrégation dominicaine du Saint-Rosaire ne fut pas, toutefois, qu'une grande réalisatrice et une âme d'oraison : un bon sens robuste, qu'éclairaient la prudence et la magnanimité surnaturelles, lui donna le sens limpide des vraies valeurs du christianisme, et ses lettres s'offrent à notre méditation. On remarquera aussi l'heureuse adaptation qu'elle envisage des moyens apostoliques; déjà, par elle, les conditions concrètes de la conquête du monde rural étaient perçues. Le R. P. Lajeunie conte cette belle vie qui, par l'abandon au « bon plaisir divin », monte vers la joie, dans une langue où s'allient finement le goût du détail pittoresque et le sens du travail de Dieu.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Instruction et formation religieuse

J. Raimond : *Cours synthétique de religion*, t. III. *Celui qui est*. Nature de Dieu. Desclée de Brouwer, Paris, 1 vol. — Ce cours se caractérise par la solidité et la rigueur du raisonnement. Il nous laisse un peu l'impression que, devant de si fortes raisons, il n'y a plus de mystère.

Robert Lesage : *Éléments de liturgie*. Spes, Paris, 1 vol. — La compétence de l'auteur est bien connue. Il nous offre là un excellent traité de liturgie à l'usage des prêtres, des catéchistes et des maîtres qui veulent faire comprendre et aimer la liturgie de l'Église. Sur le culte divin, l'année liturgique, les lieux du culte, les sacrements, la messe, l'office divin, l'auteur nous donne un précis sobre et clair.

Abbé Dutil : *Retraites et récollections*, 19, rue Dareau, Paris-14e. — Petit traité technique pour aider un aumônier jéciste à préparer ses retraites et récollections prêchées à ses jeunes. Méthode, esprit, conceptions et réalisations pratiques, tout y est vivant, riche d'observation, et parfaitement adapté aux besoins de la jeunesse actuelle.

Tihamer Toth : *Le Symbole des Apôtres. La foi, l'existence de Dieu*, traduit du hongrois par l'abbé Marcel Grandclaudon. Salvator, Mulhouse, 1 vol. — Ce volume, qui complète la série d'instruction sur le symbole, lui sert en réalité d'introduction. Nous avons déjà dit combien ces sermons vivants et pratiques, solidement pensés et clairs, peuvent rendre de services au clergé.

Ch. Pontneau, S.J. : *Octave de prières pour l'Unité de l'Église*. Vitte, Lyon, Paris, 1 vol. — La pratique de ces octaves s'étend chaque année. Ce petite volume présente huit courtes lectures pour chaque réunion de l'octave.

Vie intérieure

E. Desplanques, S. J. : *La messe de ceux qui ne sont pas prêtres*. Spes, Paris, 1 vol. — Ce livre s'adresse au laïc... moyen. D'un

style direct, tout en phrases coupées et détachées, il présente à la méditation la pensée comme en saillie. La réflexion s'amorce d'elle-même. Au total, une connaissance riche et vivante de la messe.

J. Viollet : *La valeur spirituelle de l'humilité*. Éditions Familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris-14e. — Ces méditations visent d'abord à la sainteté personnelle. Mais à travers la sainteté personnelle, l'abbé Viollet veut promouvoir un bien collectif : l'humilité suit la charité comme son ombre; c'est elle qui fait régner l'amour et la paix dans les familles et les cités. Petit livre empreint d'un grand réalisme.

P. Jean de Jésus-Marie, Aravalles, O. C. D. : *Traité de l'Oraison*, traduit de l'espagnol par une Carmélite. Publiroc, Marseille, 1 vol. — Aravalles fut un des premiers et meilleurs disciples de saint Jean de la Croix. Sainte Thérèse prophétisa qu'il serait un des bons ouvriers de la Réforme. Recteur du collège d'Alcala et maître des novices, il a concentré dans ce traité une science théologique sûre et un sens mystique élevé, Livre « divinement médité », « classiquement écrit », objectif, méthodique, et tout empreint de sainteté.

Dom Idesbald van Houtryve, O.S.B. : *La vie sacerdotale. Réflexions de retraite*. Abbaye du Mont-César, Louvain, 1 vol. — Les prêtres trouveront dans ces solides méditations, un bel exposé de leur vie sacerdotale. Tous les thèmes essentiels, vie intérieure, messe, prière liturgique, et les grandes fonctions du ministère y sont mis en vivante et sainte lumière. C'est le livre de choix pour une retraite sacerdotale.

H. Mahieu, S. T. D. : *Estote perfecti*. Beyaert, Bruges, 1 vol. — Petit traité dogmatique, ascétique et mystique à l'usage des clers qui montent les degrés du sacerdoce.

Fr. Desplanques, S. J. : *Chemin de croix du militant*. Aux Éditions J. E. C. F. (E. P. S.), 19, rue Dareau, Paris-14e. — « Le chemin de croix passe chez vous... » Tout militant rencontre vite la croix de Jésus; il doit l'étreindre, l'incorporer dans sa vie. Ces méditations l'y aideront puissamment.

Biographies

Bernrd Amaudru : *Ignace de Loyola, maître d'héroïsme*. Paris, Bonne Presse, 1 vol., 206 pp. — Portrait rapide, mais vivement tracé du fondateur de la célèbre Compagnie.

R. M. Pierazzi : *Sainte Marguerite de Cortone*. Texte français de B. Dayen, Paris, Éd. Franciscaines, 1 vol., 192 pp. — Extraordinaire odyssée d'une petite paysanne de Toscane, séduite par Arsenio, seigneur de Montepoliziano, puis pénitente de l'Ordre franciscain.

M.-L. Garnier-Azaïs : *Le cardinal Manning, prélat des ouvriers*. Paris, Lethielleux, 1 vol., 114 pp. — « Quelques pages denses », nous dit Mgr Salièges, « sur une vie pleine de leçons ».

R. P. M. Briault : *Monseigneur Le Roy*. Paris, Dillen, 1 vol., 140 pp. — Simple esquisse d'une belle vie, en attendant la grande biographie qui nous retracera son histoire.

Chanoine V. Gellon : *Le P. Lacordaire dans l'intimité du monastère*. Paris, Lethielleux, 1 vol., 104 pp. — La vie du P. Lacordaire au couvent de Chalais : récit plein d'intérêt et toujours réconfortant.

Georges Gorrée : *Au service du Maroc. Charles de Foucauld*. Paris, Grasset, 1 vol., 224 pp. — On ne méditera jamais assez la pensée et l'exemple apostolique du grand Africain : amitié, compréhension, abaissement des barrières, contacts d'une charité intelligente et patiente, quelles leçons de conquête spirituelle ces belles pages nous donnent!

R. P. Dufour : *Le T. R. P. Louis Brisson, 1817-1908*. Paris, Desclée de Brouwer, 1 vol., 400 pp. — M. Brisson a réalisé, avec la Mère Chappuis, le projet caressé par saint François de Sales d'établir une famille religieuse qui adopterait l'esprit et la méthode d'apostolat du grand évêque de Genève. Vocation extraordinaire de ce prêtre, qui a fondé, comme malgré lui, les oblates de Saint-François de Sales dont les œuvres s'étendent à l'heure actuelle à plusieurs continents.

Robert Loup : *Un apôtre de Jésus-ouvrier, Jules Maximilien Schuh*, 1860-1930. Paris, Casterman, 1 vol., 236 pp. — Ce prêtre, né en Allemagne, exerça en France la plus grande partie de son apostolat : il finit ses jours en Suisse, où il fonda l'*œuvre de Jésus-ouvrier*. Bel exemple de vie sacerdotale toute éclairée de charité!

Élie Maire : *Trois gueux du Seigneur*. Paris, Bonne Presse, 1 vol. — Trois portraits de pauvres illuminés d'amour divin : Benoît Labre, Charles Maire, Germain Nouveau.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXII

JANVIER 1940-MARS 1940

Les principes et la pratique

P. Barbet. — La Passion corporelle de Jésus..... 113
A.-M. Carré. — Aimer Dieu..... 145
— S'aimer soi-même 253
Fr. Florand. — Les étapes de la simplicité..... 22
S. Fouché. — Pour guérir la souffrance..... 248
R. Gar.-Lagrange. — Pourquoi Jésus a-t-il tant souffert ? 134, 225
Peter Ott. — Repentir..... 237
R. P. Régamey. — Comment se manifeste le Dieu caché.... 5

Les maîtres et les modèles

P. Duployé. — Le combat de sainte Jehanne..... 151
Mireille Dupouey. — Fragments de lettres inédites..... 46
M. Hayot. — Pascal et la souffrance de notre chair..... 259
R. Pons. — Antoine Martel..... 168
P. Renaudin. — Richard Rolle, poète de l'amour divin..... 65
*** * *.** — Le Calvaire et le Thabor d'une moniale dominicaine : Sœur Marie-Pierre du Christ (1906-1939).. 278

Textes anciens

Saint Augustin. — Sentiment de l'exil..... 81
— L'abîme du cœur humain..... 195
— Mon âme, pourquoi me troubles-tu ?.... 296

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Correspondance de guerre..... 86
— Ne pas interrompre..... 200
— Foyers de guerre..... 300
P. Catrice. — Le mouvement missionnaire..... 97
M. Magdinier. — D'un humanisme chrétien dans le monde paysan 303

P. Mesnard. — L'action jociste par l'édition..... 205
Y. Sjöberg. — L'Éducation selon l'esprit..... 315
Abbé Thellier de Poncheville. — Comment travailler à la paix entre les classes ?..... 90

Bibliographie

B. Amaudru. — Ignace de Loyola, maître d'héroïsme..... 332
P. Jean de Jésus-Marie Aravallès. — Traité de l'oraison.... 332
P. Archambault. — Péguy, la Patrie charnelle et la Cité de Dieu 329
A. Baudrillart. — Saint Philippe de Néri..... 330
P. Berthe. — Saint Alphonse de Liguori..... 329
M. Briault. — Mgr Le Roy..... 333
Mgr Chappoulie. — Au service du clergé indigène : l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre et ses fondatrices..... 108
R. P. Pierre Charles. — Missiologie 110
Guy Chastel. — Marcellin Champagnat. Les Frères Maristes.. 106
Mgr Chevrot. — La vie d'un homme nouveau..... 223
Daniel-Rops. — L'Épée de feu..... 326
E. Desplanques. — Chemin de croix du militant..... 332
— La messe de ceux qui ne sont pas prêtres. 331
P. Paul Doncœur. — Exercices spirituels de saint Ignace.... 222
Antonio Dragon. — Maria de la Luz..... 108
R. P. Dufour. — Le P. Louis Brisson..... 333
R. P. Deman. — Construction de la Paix..... 328
Abbé Dutil. — Retraites et Récollections..... 331
M.-L. Garnier-Azaïs. — Le cardinal Manning, prélat des ouvriers 333
V. Gellon. — Le P. Lacordaire dans l'intimité du monastère.. 333
G. Gorrée. — Au service du Maroc. Charles de Foucauld..... 333
Dom I. van Houtryve. — La vie sacerdotale..... 332
R. P. Lajeunie. — La Prieure de Bor..... 330
Mgr Lavarenne. — Petit manuel missionnaire..... 111
J. Leclercq. — Dialogue de l'homme et de Dieu..... 224
R. Lesage. — Éléments de liturgie..... 331
Paul Lesourd. — L'holocauste de Jeanne Bigard..... 108
R. Loup. — Un apôtre de Jésus-ouvrier, Jules-Maximilien Schuh 333
H. Mahieu. — Estote perfecti..... 332
Él. Maire. — Trois gueux du Seigneur..... 333
Marcel Michelet. — Les Béatitudes..... 221
R. P. Mouly. — De la guillotine aux îles du Pacifique, le P. Marie-Joseph Coudrin..... 106
N. — Le Bx Justin de Jacobis..... 104
N. — Marie-Pauline de Jésus-Christ..... 107

N. — La Pentecôte. Épilogue du Dieu vivant..... 109
N. — Les Missions et l'âme indigène..... 110
N. — Petit catéchisme des Missions..... 111
N. — Pour faire aimer les Missions..... 112
N. — Missiologie 110
M. Nédoncelle. — La souffrance..... 327
R. P. Albert Perbal. — Premières leçons de théologie missionnaire 110
Pie XII. — Discours et panégyriques..... 219
R. M. Pierazzi. — Sainte Marguerite de Cortone..... 333
Yvonne Piratt. — Pauline Jaricot..... 107
Ch. Pontneau. — Octave de prières pour l'Unité de l'Église.. 331
J. Raimond. — Cours synthétique de religion. III, Celui qui est 331
Abbé Thellier de Poncheville. — Les leçons de l'Épreuve.... 224
Tihamer Toth. — Le Symbole des Apôtres..... 331
J. Viollet. — La valeur spirituelle de l'humilité..... 332
M. de Wasmer. — Huit mystiques espagnols..... 328

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).